

La construction sociale d'une pratique collective de consommation alternative : le cas de la bouffe collective de l'UQAM

Édouard RIHOUAY

A l'attention de Franck COCHOY

Production du rapport sous la supervision de :
Jean-Marc Fontan

Septembre 2006

Les Cahiers du CRISES
Collection Études théoriques
TM1102

Cahiers du Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES)
Collection Thèses et Mémoires - no TM1102

« La construction sociale d'une pratique collective de consommation alternative : le cas de la bouffe collective de l'UQAM »

Édouard RIHOUAY

Université du Québec à Montréal

Production du rapport sous la supervision de : Jean-Marc Fontan

ISBN : 978-2-89605-316-2

Dépôt légal : Mars 2011

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives nationales du Canada

PRÉSENTATION DU CRISES

Notre Centre de recherche sur les innovations sociales (CRISES) est une organisation interuniversitaire qui étudie et analyse principalement « les innovations et les transformations sociales ».

Une innovation sociale est une intervention initiée par des acteurs sociaux pour répondre à une aspiration, subvenir à un besoin, apporter une solution ou profiter d'une opportunité d'action afin de modifier des relations sociales, de transformer un cadre d'action ou de proposer de nouvelles orientations culturelles.

En se combinant, les innovations peuvent avoir à long terme une efficacité sociale qui dépasse le cadre du projet initial (entreprises, associations, etc.) et représenter un enjeu qui questionne les grands équilibres sociétaux. Elles deviennent alors une source de transformations sociales et peuvent contribuer à l'émergence de nouveaux modèles de développement.

Les chercheurs du CRISES étudient les innovations sociales à partir de trois axes complémentaires : le territoire, les conditions de vie et le travail et l'emploi.

Axe innovations sociales, développement et territoire

- Les membres de l'axe innovations sociales, développement et territoire s'intéressent à la régulation, aux arrangements organisationnels et institutionnels, aux pratiques et stratégies d'acteurs socio-économiques qui ont une conséquence sur le développement des collectivités et des territoires. Ils étudient les entreprises et les organisations (privées, publiques, coopératives et associatives) ainsi que leurs interrelations, les réseaux d'acteurs, les systèmes d'innovation, les modalités de gouvernance et les stratégies qui contribuent au développement durable des collectivités et des territoires.

Axe innovations sociales et conditions de vie

- Les membres de l'axe innovations sociales et conditions de vie repèrent et analysent des innovations sociales visant l'amélioration des conditions de vie, notamment en ce qui concerne la consommation, l'emploi du temps, l'environnement familial, l'insertion sur le marché du travail, l'habitat, les revenus, la santé et la sécurité des personnes. Ces innovations se situent, généralement, à la jonction des politiques publiques et des mouvements sociaux : services collectifs, pratiques de résistance, luttes populaires, nouvelles manières de produire et de consommer, etc.

Axes innovations sociales, travail et emploi

- Les membres de l'axe innovations sociales, travail et emploi orientent leurs recherches vers l'organisation du travail, la régulation de l'emploi et la gouvernance des entreprises dans le secteur manufacturier, dans les services, dans la fonction publique et dans l'économie du savoir. Les travaux portent sur les dimensions organisationnelles et institutionnelles. Ils concernent tant les syndicats et les entreprises que les politiques publiques et s'intéressent à certaines thématiques comme les stratégies des acteurs, le partenariat, la gouvernance des entreprises, les nouveaux statuts d'emploi, le vieillissement au travail, l'équité en emploi et la formation.

LES ACTIVITÉS DU CRISES

En plus de la conduite de nombreux projets de recherche, l'accueil de stagiaires postdoctoraux, la formation des étudiants, le CRISES organise une série de séminaires et de colloques qui permettent le partage et la diffusion de connaissances nouvelles. Les cahiers de recherche, le rapport annuel et la programmation des activités peuvent être consultés à partir de notre site Internet à l'adresse suivante : <http://www.cris.es.uqam.ca>.

Juan-Luis Klein
Directeur

NOTES SUR L'AUTEUR

Édouard RIHOUAY a fait un séjour de dix mois au département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Un séjour qui a été effectué dans le cadre d'un échange universitaire France-Québec lié à l'obtention d'un diplôme de maîtrise (APPT école Le Trein, Université Toulouse- Le Mirail).

Édouard est retourné en France au début de l'été 2006. Dès son retour en France, il termine presque l'écriture de son mémoire. Cette dernière demeure inachevée. Nous en présentons ici le produit tel qu'il se présentait au moment où il nous a quitté.

Édouard a malheureusement été victime d'un incident impliquant un groupe de personnes sans abris. Il a trouvé la mort à Toulouse le 12 septembre 2006.

« *Qui était Édouard Rihouay ?*

Un jeune homme de 26 ans arrivé de Vannes (56) à Toulouse pour faire ses études. Il poursuivait un double cursus d'économie et de sociologie. Il était aiguillé par une réflexion naissante sur les enjeux de l'économie solidaire. Participant activement à la vie associative et culturelle, il fut pendant trois ans membre de REPLIQUES (association de théâtre étudiant de l'Université du Mirail créée en 1996) et en deviendra président en 2004. Il s'impliquera également dans le comité de gestion de la Maison des étudiants. Il s'intéressait à ces pratiques « alternatives ».

Il a découvert la Chapelle par le biais de REPLIQUES qui entretient une relation étroite avec l'association l'Atelier Idéal : périodes de résidence à la Chapelle, collaborations sur des chantiers artistiques communs, travaux d'entretien, engagement d'étudiants dans la vie de l'association, etc.

Il part ensuite à Montréal dans un projet de « bouffe collective », qui se donnait pour but de préparer des repas gratuits à partir de nourriture récupérée à la fin des marchés. Le mémoire de sociologie qu'Édouard s'appropriait à soutenir à l'Université du Mirail était le fruit de ses « observations participantes » élaborées tout au long de cette expérience. » (http://muevet.free.fr/article.php3?id_article=337)

Pour des collègues du département de sociologie, pour des étudiants et étudiantes de sociologie et de l'UQAM qui l'ont croisé entre 2005 et 2006, pour des pairs qui ont œuvré au sein du collectif Agite-Bouffe de l'Université du Québec à Montréal et pour les membres du Collectif de recherche sur les pratiques solidaires (CEPS) dont il faisait parti, Édouard a laissé un souvenir impérissable.

À ta mémoire Édouard...

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	IX
INTRODUCTION	11
1. PARTIE THÉORIQUE.....	13
1.1 Cadre théorique	13
1.2 Questions de recherche.....	16
1.3 Recension des écrits	19
1.4 Les objectifs poursuivis dans le projet	21
1.5 Formulation des hypothèses et discussion.....	21
2. PARTIE EMPIRIQUE	27
2.1 Mode d'entrée sur le terrain	27
2.2 Déroulement de l'observation	29
2.3 Apports et limites de l'observation.....	30
2.4 Catégories d'observation	32
2.4.1 Lieux.....	32
2.4.2 Dates, heures et durée.....	36
2.4.3 Acteurs	37
2.4.4 Actions	44
3. PARTIE ANALYTIQUE	49
3.1 La communication nécessaire à l'établissement du lien communautaire	49
3.2 La construction collective du « monde de la bouffe collective » à travers les typifications réciproques	53
3.3 La « bouffe collective » considérée comme processus de valorisation et sa réalité extérieure	57
ÉLÉMENTS DE RÉPONSE EN GUISE DE CONCLUSION	63
BIBLIOGRAPHIE	65

AVANT-PROPOS

**« Il s'agit, entre autre de créer du lien social pour produire
plutôt que produire pour créer du lien social. »**

Il est une université dans le centre ville de Montréal. Parmi les milliers de locaux que cette université abrite, un seul nous intéresse. Ce local ne présente a priori aucune caractéristique particulière, vide il ressemblerait en tous points aux milliers d'autres locaux de l'université. Mais si l'on s'attarde un instant sur les objets matériels qui l'occupent, nous sommes tentés de construire un nouvel objet, idéal celui-là, afin d'interpréter la présence incongrue d'une marmite, de couverts et de plaques chauffantes dans ce lieu originellement dédié à la nourriture spirituelle. Notre connaissance de la cuisine occidentale et de ses instruments nous permet d'approcher à petits pas la signification objective de ce spectacle d'objets inertes. Nous nous reconnaissons dans ces objets que nous associons à des expériences passées, ce qui implique que nous comprenons qu'ils sont le fruit d'une activité humaine orientée vers une autre activité humaine. De quelle activité s'agit-il ici ?

La réalité qui s'offre à nous ne nous autorise que peu de « scénarios », tous plus ou moins plausibles. Sortis du contexte de leur utilisation régulière, ces objets bien que culturels ne nous en disent pas long sur la réalité sociale à laquelle ils participent. Sans la main du cuisinier, une cuillère en bois n'est rien de plus qu'un objet parmi tant d'autres dont la signification est intégralement construite par la conscience de son spectateur.

Le même local, les mêmes objets, observés à un autre moment nous proposent une signification autrement plus riche d'enseignement sur le comportement humain. Le premier être humain à pénétrer le local aujourd'hui vient de déloger la clef de son perchoir, au haut du babillard¹. Il s'agit vraisemblablement d'une position stratégique choisie collectivement ou peut être connue de lui seul, quel que fut le processus décisionnel qui conduit à donner ce poste à cet objet, l'individu qui vient d'ouvrir la porte est socialement lié à ceux qui ont participé au dit processus. Il est 16 heures 45 à l'horloge de la cafétéria du bâtiment et dans quelques minutes de nouveaux individus vont franchir le seuil de ce que l'on peut désormais considérer comme NOTRE local (puisque ce local, en tant qu'objet de la pensée, n'est accessible qu'au lecteur et à moi-même). Il est 17 heures 03, un individu fait irruption, la lumière est allumée et la porte ouverte suscite la curiosité :

¹ Babillard est le mot québécois pour signifier panneau d'affichage.

- *« Allô, c'est ici la Bouffe collective ? »*
- *Oui, tu viens pour la récup' ?*
- *Oui, je suis passé jeudi dernier et on m'a dit de venir aujourd'hui.*
- *Ok, ben on attend Régis qui doit nous passer les clefs de son char et on y va... »*

Bientôt, nos deux interlocuteurs se trouveront à bord de l'automobile de Marie en compagnie de deux autres individus. Trois des passagers ont un passé commun dans le domaine de la récupération de nourriture. Ils se retrouvent chaque mercredi depuis deux mois, c'est-à-dire depuis le début de la session universitaire d'automne, pour participer à cette expérience collective. Après un court trajet, l'automobile s'immobilise à côté d'une grande benne à ordures que les « glaneurs² » nomment « container » derrière l'entrepôt central d'une plateforme agroalimentaire de distribution. Deux des quatre « glaneurs » escaladent la structure en métal puis disparaissent derrière la paroi. On entend alors : « Woua ! un champ de fraises ! Elles sont impeccables ! » Les deux autres restés à terre entonnent la chanson des Beatles alors que leurs acolytes déménagent les fruits rouges à l'extérieur de la poubelle géante. Quelques « containers » plus tard le coffre de l'automobile est rempli de courgettes, raisins, carottes, fraises et poivrons en tout genre prêts à être stockés. Ils passeront une nuit dans notre fameux local avant d'être transformés par Régis et d'autres connus et moins connus entre 10 heures et 13 heures le lendemain. Finalement, les plats préparés seront disposés dans le couloir qui mène au local, accompagnés d'assiettes en plastique et de couverts dépareillés. Entre 13 heures et 19 heures, la totalité de la nourriture aura disparu dans le ventre d'individus qui, pour certains, soupçonnent l'existence d'un groupe « bouffe collective » mais qui ne disposent pour interpréter leur action que du repas posé là et des quelques affiches politisantes rédigées par Régis et quelques autres.

²

J'emprunte cette expression à la cinéaste Agnès Varda qui l'utilise dans son documentaire « Les glaneurs, la glaneuse » pour qualifier les individus qui récupèrent, chinent ou biffent différents objets délaissés dans l'espace public.

INTRODUCTION

L'avant propos, sorte d'introduction narrative, avait pour but de placer le sujet de mes préoccupations dans son contexte. J'ai moi-même participé au processus de production de la « bouffe collective » à titre d'observateur participant. Ces quelques mois passés à Montréal m'ont permis de noter l'évolution des liens entre les individus ainsi que celle de la pratique en elle-même. La pratique existe-t-elle seulement « en elle-même » ? Le processus de production des repas offre-t-il un sens susceptible de dépasser la signification objectivée dans le discours politisé de ses acteurs ? Que se passe-t-il entre la benne à ordures et l'assiette en plastique pour que des individus prennent la peine d'y consacrer plusieurs heures chaque semaine ? En tant qu'objets culturels, ces fruits et légumes étaient voués à un tout autre destin, comment interpréter ce changement de perspective et quelles sont ses implications sociologiques ?

Je tenterais d'examiner ces questions à la lumière de quelques concepts empruntés à la phénoménologie d'Alfred Schütz (1987) digne continuateur d'Husserl, l'ethnologie de Karl Polanyi (1983) repris par Jean Louis Laville (2000), la philosophie de Georg Simmel (1977) et les sociologies d'Alain Caillé (1994), Jacques Godbout (1992) et quelques autres.

La première partie de ce travail sera consacrée à la théorie. Nous aborderons d'abord le cadre théorique dans lequel j'ai choisi de placer mon objet empirique entre les notions d'institutionnalisation, de typification réciproque et de systèmes d'échange. Nous développerons ensuite la problématique en distinguant la question de recherche qui porte sur la construction de la pratique, la recension des écrits exploratoires qui m'ont permis de plonger dans le corps de la réflexion et enfin les hypothèses de recherche qui articulent les concepts avec le terrain.

La seconde partie sera consacrée au travail empirique. Le paragraphe concernant le mode d'entrée sur le terrain retrace les premiers moments de la collecte des données, celui sur le déroulement des observations donne un aperçu des conditions d'observation, alors que les données descriptives de mon objet empirique basées sur mes observations se retrouvent dans le dernier paragraphe de cette partie.

Je m'attache dans une troisième partie à l'analyse phénoménologico-sociologique de mon matériel appuyé en cela par les éléments théoriques et empiriques présentés en première et seconde parties.

Notes : Tous les prénoms mentionnés dans ce rapport ont été modifiés, par souci d'anonymat.

1. PARTIE THÉORIQUE

Le cadre théorique de mon travail se situe au carrefour de la sociologie, de la phénoménologie et de l'économie. L'objet théorique sera développé sous ces trois angles disciplinaires dans le but de donner plus de relief à l'analyse.

1.1 Cadre théorique

Il me semble que l'analyse d'un phénomène social doit considérer l'individu comme producteur du social sans pour autant négliger le poids d'un monde qui lui préexiste. L'individu voit le jour dans une société déjà construite dont certains mécanismes orienteront ses actions et façonneront son comportement tout en lui ménageant certaines marges de manœuvre. C'est la façon dont l'individu en tant qu'entité biologique singulière va gérer ces espaces de libertés qui lui confèrera sa singularité sociale. L'individu, en tant que construit social prend place dans des processus de socialisation primaire puis secondaire qui lui permettent d'occuper une place dans le monde social.

En tant que groupe humain, la bouffe collective de l'UQAM participe à la socialisation secondaire des individus qui entrent en interaction avec ses membres. En tant que pratique sociale, la bouffe collective est construite par les individus qui interagissent entre eux tout en composant avec les éléments contraignant des sphères économiques, sociales, politiques et culturelles extérieures au groupe humain défini par la pratique. La bouffe collective possède une histoire qui lui est propre, cette histoire est immédiatement disponible dans la mémoire des individus qui ont contribué à la naissance du projet. En revanche, pour les nouveaux venus, la réalité de la pratique s'impose sans qu'il soit possible de mobiliser directement les tenants et les aboutissants de chaque action. Pourtant, en prenant part à la pratique, n'importe quel individu contribue à en modifier les règles tout en perpétuant certains de ses aspects.

Ainsi, l'individu nouvellement intégré au groupe humain oriente ses actions en fonction d'une réalité préétablie tout en contribuant à la construction sociale de l'activité en faisant valoir sa singularité.

Ce processus de construction partielle de la réalité est mis en évidence par Peter Berger et Thomas Luckmann dans leur ouvrage *la construction sociale de la réalité* (1966). Je me base ici sur le chapitre traitant de la société comme réalité objective et plus particulièrement sur leur théorie de l'institutionnalisation. Si cet ouvrage m'a permis de poser les premiers jalons de mon

cadre théorique, ce dernier se trouve largement renforcé par les réflexions d'Edmund Husserl rapportées par René Toulemont dans *L'essence de la société selon Husserl* (1962) et d'Alfred Schütz présentes dans son ouvrage *Le chercheur et le quotidien* (1987). Je développerai dans mes hypothèses l'idée d'institutionnalisation de la pratique de la bouffe collective et plus encore celle de typification réciproque dans mes analyses. Il me semble par ailleurs inévitable de considérer mon objet théorique sous les angles des réalités objectives et subjectives indissociables des auteurs cités plus haut.

Cet apport théorique vise à confiner l'objet de ma recherche dans un cadre permettant l'analyse d'un phénomène dynamique. Ce phénomène dynamique recèle selon moi certaines particularités que les théories générales de Schütz (1987) ou Berger et Luckmann (1966) ne me permettront pas de mettre en évidence. Georg Simmel (1977) sera par exemple extrêmement utile dans mon analyse de la valeur produite au cours du processus de production de la bouffe collective.

Mes premières observations m'ont poussé à mobiliser les travaux du Mouvement Anti Utilitariste dans les Sciences Sociales (MAUSS) qui s'attachent particulièrement aux « échanges qui semblent échapper aux logiques marchandes et étatiques » (Boltanski et Chiapello, 1999) et plus particulièrement les réflexions d'Alain Caillé (1994) sur *le don* comme outil théorique permettant une compréhension fine des rapports sociaux en admettant qu'il est possible de considérer, comme le suggérait Marcel Mauss (1950), que « la logique du don infiltre toutes les sphères de l'existence sociale » (cité par Caillé, 1994, p. 15). Marcel Mauss (1950), dans une analyse pointue d'écrits anthropologiques sur les sociétés dites archaïques de Polynésie et d'Amérique du nord, proposait de considérer le don dans ces sociétés comme un fait social total qui, en structurant l'échange à travers trois obligations fondamentales (donner, recevoir, rendre), affectait toutes les sphères d'activité. André Caillé (1994) dépasse l'analyse de Marcel Mauss en lui donnant un nouvel ancrage dans une réalité contemporaine qui laisse la part belle à la rationalité instrumentale, l'intérêt ou le « calcul mental » (Caillé, 1994). Sans nier la dimension contraignante du don, il intègre la liberté individuelle caractéristique des sociétés occidentales permettant à chacun de s'engager ou de se retirer de la dynamique d'échange sans avoir à souffrir d'une sanction sociale négative. Alain Caillé et Jacques Godbout (1992) proposent donc une nouvelle définition du don entendu comme « toute prestation de biens ou services effectués, sans garantie de retour, en vue de créer, nourrir ou recréer *le lien social* ». Cette nouvelle porte d'entrée théorique, tout en restant dans l'analyse d'un fait social mouvant, permet de nommer certains traits caractéristiques de la pratique de la bouffe collective de l'UQAM, la distinguant ainsi des modes d'échange généralement à l'œuvre dans les organisations dont le résultat objectif de l'activité est la distribution de nourriture. Certes, la bouffe collective partage cette réalité avec de nombreuses autres organisations (accueil Bonnot, People's Potatoe, moisson Montréal...) mais la notion de don telle que définie par Alain Caillé et Jacques Godbout (1996) me permet tout de même de resserrer mon cadre théorique d'un cran.

Le cadre théorique défini jusqu'à présent s'attache à dessiner les contours de l'objet dans une perspective microsociologique qui touche les aspects les plus concrètement observables de l'activité, c'est à dire les interactions entre les individus au sein du groupe. Or, mon objet est aussi en lien avec des institutions étrangères et nécessite de ce fait, des outils théoriques propres à découper une réalité plus large.

Jean Louis Laville dans sa réflexion sur l'économie solidaire, réfute la vision orthodoxe de l'économie qui tend à la définir comme « ensemble regroupant les activités de production et de distribution de biens et services confrontées à la rareté des ressources disponibles pour satisfaire le nombre illimité de besoins et de désirs humains » (Laville, 2000) et distingue trois types d'économie : l'économie marchande régie par les lois du marché et le code du commerce, l'économie non marchande gouvernée par le principe de redistribution et l'économie non monétaire régie par les principes de réciprocité et d'administration domestique. Cette typologie des principaux systèmes d'échange observable dans les sociétés occidentales me permet d'identifier certaines logiques d'échange auxquelles prennent part les membres de la bouffe collective, qu'il s'agisse d'un choix ou d'une contrainte.

En me penchant sur le problème de l'échange et de la valorisation des biens dans une société occidentale, je ne peux pas me permettre de faire l'économie d'une définition des notions de capitalisme (même succincte) ou de marché. La pratique de la bouffe collective compose avec le capitalisme entendu comme une forme parmi d'autres d'organisation des marchés. Je retiendrai la définition que donne Guesnerie du marché pour distinguer ce système d'échange de celui dans lequel se construit majoritairement la bouffe collective. « Un Marché³ est un dispositif de coordination dans lequel les agents poursuivent des fins intéressées et procèdent pour les atteindre à un calcul économique qui peut être assimilé à une opération d'optimisation et/ou de maximisation ; les intérêts des agents sont généralement divergents, ce qui les amènent à s'engager dans des transactions qui dénouent le conflit en faisant apparaître un prix » (Callon et Latour, 1997). Cette définition peut s'appliquer parfaitement au concept de système monétaire de Jean Louis Laville.

³ Je prends la liberté de noter le Marché tel que définit ci-après avec un grand M afin de le distinguer des marchés urbains couverts et non couverts, lieux de rencontre de l'offre et de la demande dans une ambiance souvent particulièrement propice à la socialisation, que je noterai avec un petit m.

1.2 Questions de recherche

Les travaux de lecture, d'entretiens et d'observations exploratoires ont orienté mon questionnement vers les processus de construction de la réalité. Ce premier jalon de la recherche ouvre le champ des possibilités tout en consignait l'objet empirique dans l'ordre de l'opérationnalisable. La question de recherche est la suivante :

Comment se construit la pratique de la bouffe collective de l'UQAM ?

Cette question est le fruit d'un cheminement intellectuel plus ou moins chaotique qui prend sa source dans l'observation d'un mouvement diffus de contestation vis à vis d'un système économique marchand largement orienté par des politiques néolibérales. Ce constat sévèrement ancré dans le sens commun pouvait donner lieu à une réflexion sociologique digne d'intérêt si je voulais bien me donner la peine de préciser l'objet et de lui donner un cadre empirique et théorique.

J'ai d'abord pensé m'intéresser au paradoxe du « Che Guevara marchandisé » dont les vêtements à l'effigie du « Che » confectionnés au Philippines donnent une bonne représentation. Il m'est apparu que la capacité du marché à récupérer les figures emblématiques de la contestation est une problématique vaste difficilement opérationnalisable à mon niveau. J'ai donc poursuivi ma réflexion dans le sens de la construction sociale d'une conscience politique contestatrice au sein d'un système idéologiquement et pratiquement contraignant. Je tombai alors dans la philosophie de comptoir m'éloignant toujours un peu plus d'une recherche sociologique pertinente.

Notons qu'en tant qu'étudiant de maîtrise et primo arrivant, mes exigences en matière d'opérationnalisation restent très réduites.

Le cas des cuisines collectives s'est rapidement imposé comme un objet empiriquement satisfaisant et théoriquement justifiable. Toutefois, parmi la multitude des formes organisationnelles que peut prendre une cuisine collective il a fallu faire un choix. J'ai privilégié les organisations les plus accessibles pour moi et celles dont le fonctionnement semblait le plus éloigné de l'économie marchande, c'est à dire d'un système d'échange dans lequel la valeur des biens et des services ne serait pas attribuée par le marché, lui même régulé par les lois de l'offre et de la demande, mais par une hybridation des ressources comme le suggèrent les tenants de l'économie solidaire. La modélisation théorique d'un tel critère de sélection étant trop ardue (je n'ai découvert que plus tard les concepts de Jean Louis Laville), je m'en suis tenue à des considérations simplistes du type :

- les cuisines collectives de quartier (dont l'effectif dépasse le millier dans la seule province du Québec) se procurent leurs matières premières par le biais de centrales d'achat ce qui leur permet de réduire les coûts de production,
- « People's potatoe » à l'université Concordia sélectionne ses fournisseurs en fonction de critères dits « équitables » ou « responsables » et distribuent gratuitement⁴ le produit de leur activité,
- les membres de la bouffe collective de l'UQAM récupèrent des denrées dans les ordures de certains marchés urbains, les transforment puis les distribuent gratuitement à leurs pairs.

Bien que l'activité se nourrisse effectivement des externalités positives⁵ d'une organisation marchande et qu'il ne soit pas évident qu'il s'agisse là de la forme de consommation la plus alternative qui soit, je dois reconnaître que la perspective d'observer un processus qui part de la poubelle pour finir dans l'assiette m'a beaucoup séduit. Après toutes ces années d'abondance, de viande et de légumes négligemment jetés aux ordures à la fin d'un trop copieux repas, sans doute éprouvais-je aussi inconsciemment le sentiment de devoir me racheter à cet égard d'une quelconque façon.

En me penchant plus précisément sur le cas de la bouffe collective de l'UQAM, j'ai appris qu'il s'agissait d'une organisation jeune qui s'est fondée sur les vestiges d'une association, « l'Agite bouffe » créée à l'occasion des mouvements étudiants de l'année passée⁶. J'ai pu observer un mode de fonctionnement largement basé sur le bénévolat et une volonté apparemment partagée de se démarquer du « système capitaliste ». C'est un fait, il existe bon nombre d'initiatives du même type dans la ville de Montréal. Des pratiques basées sur le don, portant un discours contestataire, mues par une volonté de revaloriser le lien social à travers la satisfaction des besoins. Autant d'individus valorisant des pratiques visant à sortir de la logique marchande et de sa rationalité instrumentale. Toutes ces organisations adoptent des modes de fonctionnement différents et sont apparues sur la scène publique de différentes façons.

La pratique de la bouffe collective présente la particularité de sa jeunesse, elle est en chantier et ce chantier est une construction collective.

⁴ Cette organisation bénéficie d'une large reconnaissance institutionnelle et prend largement pied dans le système monétaire. Ainsi, en début d'année, 3 dollars prélevés sur les frais d'inscription des étudiants sont affectés au fonctionnement de l'organisation qui compte sept salariés à temps partiel.

⁵ « Externalité : un agent économique crée un effet externe lorsqu'il procure à autrui par son activité une utilité, un avantage gratuit ou une désutilité, un dommage, sans compensation monétaire », Echaudemaison (1996), dictionnaire d'économie, Nathan.

⁶ L'Agite Bouffe s'est créée spontanément à l'occasion des grèves étudiantes de l'année 2004/2005, son objectif était de fournir de la nourriture gratuite aux étudiants grévistes qui occupaient alors les locaux de l'université. Le local, ainsi qu'une partie du matériel de la Bouffe Collective sont issus de ce mouvement. « C'était totalement autogéré dans le sens que t'arrivais avec ton packsac rempli de bouffe poubelle, tu le laissais là, d'aut'gens venaient à un moment donné pour le cuisiner, le distribuer, y avait pas vraiment un horaire fixe. » entretien avec Héloïse le samedi 18 mars.

En se construisant, la pratique devient disponible objectivement pour les membres de la bouffe collective dont les actions acquièrent un sens nouveau pour eux même puis pour ceux vers lesquels elles sont orientées. Ce phénomène est directement renforcé par la répétition des actions dans le temps.

Dans un océan de pratiques alternatives, résistantes ou solidaires émerge une nouvelle pratique, celle de la bouffe collective de l'UQAM.

Comment les acteurs concernés composent entre leurs multiples subjectivités et les contraintes extérieures ; entre les boulangeries qui donnent généreusement les pains invendus et les employés de certains établissements marchands qui refusent qu'on fouille dans leurs ordures, entre l'institution universitaire et le public visé ? La bouffe collective en tant que pratique est le produit d'un système d'échange basé sur le don qui, en se répétant chaque semaine, tend à s'ancrer de plus en plus lourdement dans la réalité sociale. Cet ancrage progressif de la pratique n'est écrit nulle part, les règles de la bouffe collective de l'UQAM se construisent au fur et à mesure que l'expérience collective s'enrichit.

Ma question de recherche implique l'existence d'un processus auquel prend part un ensemble d'acteurs aux intérêts parfois divergents. Le rôle de chacun de ses acteurs (membres de la bouffe collectives, consommateurs, institutions...) et leurs interactions doivent être identifiés afin de rendre compte le plus rigoureusement possible des mécanismes sociaux à l'œuvre dans l'élaboration collective de la pratique.

Bourdieu et Passeron notent, dans leur ouvrage *Les héritiers* (1964), que la période estudiantine est la seule période de la vie d'un individu qui lui confère un statut choisi et non imposé, entre la famille et le travail : « celui qui ne renie pas sa classe en tant qu'étudiant ne le fera sans doute jamais ». Malgré toutes les nuances qu'il est souhaitable d'apporter à cette remarque, retenons qu'en tous lieux et en tous temps, le corps étudiantin s'est révélé être un terreau idéologique et critique susceptible d'alimenter le champ des débats de société. C'est aussi pourquoi j'ai choisi de mener mes observations au sein de l'institution universitaire. Si l'activité qui fait l'objet de mon étude prend pied dans les locaux même de l'université, son déploiement mène mes réflexions bien au-delà.

A l'heure où les discours écologistes, environnementalistes, altermondialistes, solidaires, les forums sociaux mondiaux, les concepts de développement durable, de consommation responsable et autres commerces équitables se multiplient, il semble intéressant de se pencher sur des actions collectives concrètes par exemple en matière de consommation.

1.3 Recension des écrits

Les quelques ouvrages présentés ici représentent les sources théoriques fondamentales de mon travail.

« Les méditations cartésiennes » de Husserl (1969), « Le chercheur et le quotidien » de Schütz (1987) puis « La construction sociale de la réalité » de Berger et Luckmann (1966) sont des ouvrages majeurs en sciences sociales dans lesquels les auteurs proposent une compréhension sociologique ou philosophique de la réalité quotidienne attendu qu'elle se présente à l'individu comme « un monde qu'il partage avec les autres » (Berger et Luckmann, 1966). Leurs théories de l'intersubjectivité, des typifications réciproques ou de l'institutionnalisation donnent une assise solide à la construction théorique de mon objet en fournissant un découpage du réel susceptible d'être généralisé.

En plaçant mon analyse dans un monde intersubjectif⁷, je m'autorise à faire le lien entre la conscience des individus et la réalité objective dans laquelle ils évoluent. Ce lien passe notamment par la mise en évidence des typifications réciproques d'acteurs et d'actions qui contribuent à construire la pratique aux yeux de tous.

En appliquant les concepts développés par ces auteurs au cas empirique de la bouffe collective de l'UQAM, je définis cette dernière à la fois comme pratique et comme objet sociologique pertinent.

Les approches théoriques du don de Caillé (1992, 1994) et Godbout (1992, 1996, 2000) rendent compte de la constitution du lien social à travers la dynamique du don. Dans son ouvrage, « don, intérêt et désintéressement », Caillé (1994) démontre comment il est possible de se détacher d'une réflexion utilitariste qui nous pousserait à considérer le don de soi comme l'aboutissement d'un calcul rationnel servant un intérêt quelconque. Dans cette perspective, le don ne doit pas être systématiquement délesté de sa teneur intéressée mais il ne peut en aucun cas s'y réduire, « les sphères de la socialité secondaire ne tiendraient pas si elles n'étaient tenues que par une logique de l'intérêt » (ibid., p18). Dans « l'esprit du don » le même auteur associé à Godbout (1992) pose le don comme fondement de la cohésion sociale. Ils s'opposent ainsi à Maurice Godelier (1996) qui considère que le don dans les sociétés occidentales contemporaines reste confiné, dans sa dynamique obligataire à la sphère domestique. A l'extérieur de cet espace, le don n'a plus qu'une valeur mystique et réconfortante qui l'apparente à de nouvelles pratiques caritatives visant à palier les désengagements de l'État et à faire de lui « le dernier refuge de solidarité ». Ne pouvant associer la logique du don opérant dans la bouffe collective à une forme

⁷ J'entends ici par intersubjectivité : « un monde (où) nous vivons comme des hommes parmi d'autres hommes, (où) nous sommes liés à eux à travers des influences et un travail partagés, (où) nous comprenons les autres et (où) nous sommes objets de compréhension pour eux. » (Schütz, 1987, p185)

de charité guidée par une volonté transcendante de plaire à Dieu et engendrant nécessairement un rapport de domination entre donateur et donateur, nous exploiterons plutôt la piste d'Alain Caillé (1992, 1994) et de Jacques Godbout (1992, 1996, 2000) qui analysent un don qui ne connaît pas la valeur ou la nature de son retour, orienté vers un individu qui « oscille entre obligation et liberté » et n'a pas d'autre prétention que de nourrir le lien social.

Sur une analyse plus holistique du contexte économique dans lequel s'inscrit mon objet, nous convoquerons quelques auteurs dont les réflexions sont pertinentes. Ainsi, Karl Polanyi (1983) propose une distinction entre l'économie formelle et l'économie substantive. L'économie formelle est apparentée à ce qu'Aristote dans *L'éthique à Nicomaque* nommait en la condamnant, la chrématistique qualifiant ainsi le système d'échange ayant cours dans les cités marchandes de la Grèce antique, apanage des métèques et autres non citoyens dont les activités étaient basées sur l'accumulation et la recherche continue du profit pour le profit. L'économie substantive désigne une économie domestique ou *oïkos nomos*, qui chez Aristote contribue à satisfaire les besoins essentiels du citoyen afin de le libérer du fardeau de la nécessité et lui permettre de s'adonner pleinement à la seule activité digne d'un citoyen, la *polis*, soit la réflexion sur la vie de la cité. L'idée de produire afin de pourvoir aux besoins d'un groupe, dans une logique de subordination de la production aux besoins peut refléter une réalité propre à la bouffe collective.

Ces deux types d'économie correspondent à deux des quatre principes de comportement économique selon Polanyi (1983). Le troisième principe est la réciprocité qui correspond à la conception Maussienne du don, c'est à dire une chaîne d'obligations réciproques qui permet la circulation des biens et la construction des liens sociaux à travers un échange personnalisé. Le dernier principe est la redistribution selon lequel « la production est remise à une autorité qui a la responsabilité de la redistribuer ». Jean-Louis Laville (2000) utilise ces quatre principes de comportement économique pour les articuler avec ses concepts d'économie marchande, non marchande et non monétaire. Un parallèle entre le fonctionnement de la bouffe collective et celui d'organisations dites solidaires au sens où Laville l'entend (c'est à dire basée sur une construction conjointe de l'offre et de la demande limitant les besoins et sur une hybridation des types de ressources sollicitées pour satisfaire ces besoins) fournit des pistes de réflexion sur les liens repérables entre la pratique de la bouffe collective et les différents systèmes d'échange qu'elle implique.

Il s'agit ici des lectures qui ont permis de pénétrer théoriquement un objet qui restait encore très opaque. Chacune de ces lectures a contribué à dessiner les contours de ma réflexion sans pour autant la figer. Les références citées par Berger et Luckmann (1966) ou par Jean Louis Laville (2000) m'ont, par exemple, ouvert sur de nouvelles approches qui ont alimenté le travail théorique parallèlement à mes observations.

1.4 Les objectifs poursuivis dans le projet

Il s'agit pour moi de déconstruire la réalité sociale de la bouffe collective pour mettre à jour les éléments déterminants dans le processus de construction de la pratique. La construction théorique d'une lecture du réel basée sur le don, la théorie de l'institutionnalisation et les systèmes d'échange nous permettent d'intégrer les différents concepts utiles à la compréhension du phénomène. Dans ce cas, nous sommes amenés à « considérer le tout, et donc à ne pas séparer les liens sociaux de ce qui y circule, car étudier la circulation des biens et services dans la perspective du don, c'est d'abord chercher à en comprendre le sens pour les acteurs » (Godbout, 2000, pp. 15-16).

Il s'agira donc de comprendre les enjeux de la circulation de biens dévalorisés dans un espace marchand puis valorisés dans un espace social non monétaire à travers l'étude de la construction sociale d'une pratique collective de consommation alternative.

Nous ne nous intéresserons cependant pas à l'impact effectif de l'action sur la population étudiante et ne chercherons pas à évaluer le succès ou l'échec de la tactique du groupe. Nous nous intéresserons à la nature même des tactiques mises en place collectivement plutôt qu'à leurs hypothétiques conséquences sur la population visée.

Enfin, je m'attache à l'analyse d'un processus, ce qui implique un travail sur la durée et un découpage temporel de l'activité. Ce travail ne porte pas sur la description de l'état d'une pratique à un moment T0 comparativement à son état à un moment T1. L'analyse traite le phénomène dans sa continuité en essayant de dégager les mécanismes susceptibles d'être à l'œuvre tout au long de son existence.

L'articulation de la problématique avec le terrain passe par la formulation et la discussion des hypothèses de recherche. Nous retenons ici trois hypothèses principales : la première porte sur l'institutionnalisation et suggère une construction collective de la pratique. La seconde propose de lire le processus de production observé comme une navigation entre les différentes sphères économiques alors que les deux dernières suggèrent que le mode de circulation dominant au sein du groupe reste le don.

1.5 Formulation des hypothèses et discussion

Hypothèse 1 : La pratique de la bouffe collective s'institutionnalise à travers la multiplication des typifications réciproques.

Cette première hypothèse s'est révélée nécessaire à la construction théorique de l'objet en tant que phénomène social dynamique. Le concept d'institution tel que définit par Berger et Luckmann (1966) englobe une réalité sociale beaucoup plus large que dans sa définition usuelle, selon eux « l'institutionnalisation naît dans toute situation sociale se prolongeant dans le temps » (ibid., p. 80).

Le concept de « typification », développé par ailleurs chez Schütz définit les différents aspects de la réalité dont la signification est commune à deux ou plusieurs individus. Ces « typifications » se construisent progressivement au cours de l'accoutumance liée à la répétition d'une même action dans le temps. Chaque mercredi, certains membres de la bouffe collective se retrouvent au local A2090 pour aller récupérer le pain, les fruits et les légumes. Chaque jeudi, vers 10 heures, des membres de la bouffe collective se retrouvent au même endroit pour cuisiner, de même, quelques heures plus tard des membres de la bouffe collective distribuent les repas puis rangent le local et lavent les marmites. « L'accoutumance implique un rétrécissement des choix » (ibid., p. 77) ; alors qu'en théorie il existe mille façons de se procurer de la nourriture et de la cuisiner collectivement, l'accoutumance des membres de la bouffe collective à la pratique réduit cette multitude à un nombre réduit de possibilités.

Ainsi, les individus divisent la pratique de la bouffe collective en différentes étapes ou activités qu'ils investissent subjectivement, chaque action possède sa signification et cette signification est valable pour chacun des acteurs concernés, ainsi les activités de conduite automobile, de récupération, de cuisine, de nettoyage, de stockage, de vaisselle... sont réellement significatives pour chaque individu qui, en prenant part à l'une ou l'autre de ces activités, contribue à lui donner un sens.

« Les institutions, par le simple fait de leur existence, contrôlent la conduite humaine en établissant des modèles prédéfinis de conduite humaine, et ainsi la canalisent dans une direction bien précise au détriment de beaucoup d'autres théoriquement possibles » (ibid. p. 79) Le poids de l'histoire de la pratique de la bouffe collective pèse d'ores et déjà sur le comportement des nouveaux venus ; ainsi il n'est pas convenable qu'un membre de la bouffe collective cherche à vendre un plat, en revanche il est convenable que ceux qui ont participé à la phase de récupération se servent dans la « récolte » pour leur propre consommation.

En interagissant, les membres de la bouffe collective s'accordent sur la nature et l'orientation de leurs activités, ils prennent en charge la réciprocité de la typification en attribuant des motivations aux actions d'autrui et en typifiant ces actions comme récurrentes. Il est communément admis qu'Anne connaît le stock de marchandises et qu'il est possible d'exiger d'elle des informations dans ce domaine. Progressivement, chacun commence à endosser un rôle

qu'il assume aux yeux de tous, ce qui permet un gain considérable qui est « la capacité pour chacun de prédire les actions de l'autre ».

L'arrivée d'un néophyte dans le groupe est un événement. La situation est alors transmise. « Dans ce processus, l'institutionnalisation se perfectionne d'elle même ». Daniel, à vécu la réalité de la récupération à Jean-Talon, il connaît désormais les « bons spots⁸ » pour récupérer les fruits et légumes ainsi que le comportement à adopter face aux employés du supermarché. Par ailleurs, la convention établie tacitement entre les membres réguliers de la bouffe collective concernant la première distribution qui a lieu le mercredi soir est partiellement disponible à Daniel qui peut comprendre que chacun souhaite se récompenser d'une quelque façon, mais la connaissance des tenants et des aboutissants de cette règle restent le privilège des plus « anciens ».

Le monde institutionnalisé de la bouffe collective reste disponible presque entièrement dans la mémoire de quelques individus qui conservent une plus grande marge de manœuvre sur les typifications et habituations réciproques. Alors que pour les nouveaux, l'objectivité du monde institutionnalisé est plus épaisse, plus opaque. L'augmentation du nombre de participants contribue à durcir cette objectivité aussi pour les « anciens » qui ne peuvent plus jouer sur les règles aussi facilement qu'auparavant.

Si la pratique de la bouffe collective s'institutionnalise effectivement à travers la multiplication des typifications réciproques, il est possible d'appréhender par l'analyse des acteurs et actions typifiés les enjeux sociologiques liés aux différentes ressources qu'elle mobilise.

Hypothèse 2 : La bouffe collective de l'UQAM se construit au carrefour des économies marchandes, non marchandes et non monétaire.

Outre l'importance des interactions entre les membres de la bouffe collective dans le processus de construction de la pratique, il est indispensable de considérer les grandes institutions qui sont traversées par ces individus et dont les fonctionnements ne manquent pas de jouer un rôle dans les choix qui sont effectués. Par exemple, le système d'échange à l'œuvre dans une station service diffère largement de celui que l'on retrouve dans la boulangerie où les employés donnent le sac de pains sans réclamer quoique ce soit en retour (notons que le sac en question irait rejoindre les ordures s'il n'était pas récupéré par la bouffe collective ou une autre organisation de ce type). Dans l'économie marchande, à laquelle prend part la bouffe collective en se procurant des produits pétroliers ou toutes sortes de denrées non récupérables, la valeur du produit est déterminée par le prix que le marché fixe pour réguler l'offre et la demande. Nous ne nous étendrons pas ici sur les capacités autorégulatrices du marché ou sur l'équilibre walrassien

⁸ Les bons lieux de récupération.

considérés par les tenants de l'idéologie néo libérale comme le système de régulation économique ultime, mais notons que le processus de valorisation des biens n'est pas du tout le même dans une structure marchande et dans la logique de la bouffe collective. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler, les produits récupérés par les membres de la bouffe collective ne peuvent l'être uniquement parce que le système d'échange marchand se base sur la valeur d'échange des produits. En récupérant les produits jetés aux ordures, les membres de la bouffe collective leur accordent une valeur d'usage non soumise aux critères esthétiques prégnants dans la logique mercantile. Le produit s'extrait de l'économie marchande en perdant sa valeur d'échange et entre dans une économie non monétaire où l'intermédiaire monétaire n'est plus l'étalon à partir duquel la valeur des choses est estimée. Le passage d'une économie à l'autre est un élément fondamental de la construction de la pratique de la bouffe collective de l'UQAM dans le sens où la réflexion qu'il impose permet d'appréhender un nouvel aspect sociologiquement significatif de la pratique.

Nous ne développons pas ici la sphère non marchande dont l'acteur principal est l'université. En effet, les locaux, l'eau et l'électricité sont directement issus d'une redistribution de ressources d'abord centralisées par l'administration universitaire⁹. Cette réalité renforce l'idée d'une hybridation des ressources issues des différents systèmes d'échange.

Après avoir considéré les sphères économiques traversées par les membres de la bouffe collective et leurs produits, il importe de comprendre la logique d'échange à l'œuvre au sein même du groupe.

Hypothèse 3 : L'institutionnalisation de la pratique tend à valoriser le don de soi à travers le don de temps.

Alain Caillé (1994) nous rappelle que le don reste systématiquement lié à la question de l'intérêt. Comment est-il possible d'affirmer que les actions des individus peuvent être nommées dons, alors qu'on peut légitimement soupçonner celui qui donne de son temps ou de son énergie de le faire dans le seul but d'accroître son capital symbolique ou de se gargariser de la reconnaissance des autres ? Cette question reste sans réponse jusqu'à ce que l'on considère, comme nous l'indiquent les tenants du MAUSS, que le don ne se situe pas dans un acte pur et gratuit ni dans un acte systématiquement intéressé mais dans une volonté d'établir un lien social quelconque entre donateur et donataire. La liberté dont peut jouir le donataire dans le choix de perpétuer ou non la chaîne amorcée révèle la fragilité du système comme sa force. Le fait que celui qui reçoit accepte le don et le perpétue soit parfaitement libre de faire accroître la valeur du don aux yeux

⁹ Notons également que l'ensemble des services publics (voiries...) de l'état sont indispensables au bon fonctionnement de l'organisation.

du donneur – donataire. Pour la même raison, si personne n'acceptait les repas proposés, la bouffe collective n'aurait plus lieu d'être.

Les membres de la bouffe collective sont a priori libres de participer quand ils le souhaitent et comme ils le souhaitent. Mes observations m'ont permis de constater que certains membres ne semblent pas bénéficier de la même liberté d'engagement que d'autres. Il semble y avoir un lien direct entre l'expérience de l'individu au sein de la bouffe collective et le degré d'obligation que ses actions comportent. Ce phénomène peut s'expliquer par l'idée que, progressivement, la chaîne de don amorcé au début de l'initiative rend nécessaire la participation de certains alors que les membres les plus nouveaux restent relativement libres de leurs agissements. Par exemple, Marie prête régulièrement sa voiture au groupe pour que la récupération puisse se faire dans de bonnes conditions ; les premières fois, je peux imaginer que Marie prêtait sa voiture parce qu'on le lui demandait sans véritablement savoir ce à quoi elle s'engageait. De la même façon, Anne a toujours été présente le jeudi à 10h00 pour la cuisine ; en se présentant ainsi régulièrement, elle donne l'occasion aux autres membres de la bouffe collective d'en déduire que « Anne sera là jeudi matin », ils construisent leurs attentes en fonction de leurs observations du comportement d'Anne. Elle donne de son temps ; en construisant leurs attentes sur ce don, les individus intègrent la nécessité de donner comme un élément constitutif de la réalité qu'ils partagent avec Anne. Le groupe constitué des membres de la bouffe collective semble donc soudé par un réseau de dons et de contre dons que chacun oriente vers le groupe ce qui permet d'objectiver l'engagement de chacun et les obligations qui y sont liées.

Hypothèse 4 : Le don de soi perpétue une chaîne de dons au sein du groupe permettant à celui-ci de donner sans garantie de retour.

Si les divers aspects de la pratique s'ancrent progressivement dans la conscience des individus, s'il est possible de considérer le don comme « toute prestation de biens ou de services effectuée sans garantie de retour en vue de nourrir, créer ou recréer le lien social » (Caillé et Godbout, 1992), si les membres de la bouffe collective donnent de leur temps et de leur énergie au groupe et aux individus, que ce don est nécessaire à la cohésion du groupe dans la mesure où aucune règle formalisée ne garantit que celui qui donne de son temps recevra en contrepartie la satisfaction attendue, alors il est possible de considérer que le don joue un rôle majeur dans la construction de la pratique.

Plus concrètement : Marie prête sa voiture à Régis qui conduit pour Anne et Abraham qui vont ramasser des fruits et légumes pour le groupe. On peut considérer comme plus haut que Marie et Régis n'agissent que pour le groupe, mais il n'en reste pas moins que concrètement la clef de l'auto passe de la main de Marie à celle de Régis qui siège ensuite au poste de conducteur. De la même façon, lors de la cuisine, on assiste à un grand nombre d'échanges sous la forme de menus

services, attraper un ustensile, aller chercher de l'eau pour qu'un autre fasse la vaisselle... Il est certain que si l'on demande à chacun « pour qui il agit ? », il pourra répondre « pour le groupe » ou encore « pour moi-même », mais le fait est que l'objet se déplace de mains en mains et qu'à chaque transmission c'est le groupe qui se soude à travers deux individus. Ainsi, la suite de dons observables au cours du processus de production des repas crée le lien social au sein du groupe qui acquière une unité impalpable de prime abord.

En fait il s'agit de comprendre le processus de valorisation du don dans la pratique de la bouffe collective depuis la subjectivité de ses membres jusqu'à l'objectivité du plat. C'est à dire comment les multiples interactions basées sur les dons observables dans la bouffe collective contribuent à solidifier la pratique et, à l'intérieur de la pratique, le don comme principe élémentaire de l'action.

Ces hypothèses proposent déjà un découpage plus avancé de la réalité de la bouffe collective. Elles orientent déjà la recherche en proposant un lien entre la théorie et le terrain. Certaines des pistes suggérées dans le développement de cette partie seront approfondies dans l'analyse au détriment d'autres qui conserveront le statut de suggestion. Nous allons désormais aborder la partie empirique qui laisse une plus large part aux observations.

2. PARTIE EMPIRIQUE

Cette seconde partie s'attache au développement du terrain. D'abord, les paragraphes intitulés mode d'entrée sur le terrain et déroulement de l'observation ont pour objectif de favoriser l'empathie du lecteur, afin de lui rendre plus accessible la réalité décrite dans les paragraphes dédiés aux lieux, acteurs et actions. Ensuite, les observations issues de mon journal et présentées ici pour illustrer les catégories ont une fonction strictement descriptive¹⁰. Notre but est de permettre au lecteur de se représenter au mieux le processus de production et l'atmosphère qui l'entoure. Les événements atypiques et autres crises qui ont pu marquer le groupe se retrouveront dans l'analyse qui fait l'objet de notre dernière partie.

2.1 Mode d'entrée sur le terrain

Je suis un étudiant français participant à un échange universitaire pour l'année 2005-2006. J'ai quitté la France le 24 septembre 2005 après avoir étudié pendant trois ans à l'université de Toulouse Le Mirail. En arrivant à Montréal, j'ai commencé par chercher des lieux de culture alternative. Partant de l'idée préconçue que la culture alternative se doit d'être indépendante des institutions étatiques donc de tout secteur de propriété privée, j'ai cherché des lieux occupés de façon illégale et actifs sur le plan culturel et politique. Le fait étant qu'il n'existe aucun lieu de ce type à Montréal, j'ai décidé de réorienter ma recherche en la réduisant à la consommation de nourriture. Cependant, mes pérégrinations urbaines m'ont permis de rencontrer différents acteurs de la scène politique et culturelle libertaire ou anarchiste de Montréal. Ainsi, au D.I.R.A., une bibliothèque anarchiste, on m'a orienté vers le « People's potatoe » de l'université de Concordia ou encore « les jardins de la résistance » basés à Huntingdon.

Un jour, alors que je cherchais le moyen de me procurer gratuitement les recueils de textes exigés dans mes cours, je suis entré dans le local A2080, la bibliothèque anarchiste de l'université de Québec à Montréal¹¹. Au même moment, de l'autre côté du couloir se donnait un spectacle atypique qui n'a pas manqué d'attirer mon attention. Une distribution gratuite et « sauvage » de nourriture. Je demandai donc à l'une des personnes qui sortait du local concerné de quoi il s'agissait. Elle m'expliqua qu'il ne s'agissait pas d'une organisation très formelle mais plutôt de la continuité d'une activité initiée par des étudiants lors des mouvements de l'année passée. Elle m'a suggéré de me joindre à eux la semaine suivante, le jeudi à 10h00, ce que j'ai fait.

¹⁰ Les observations issues du journal de terrain sont indiquées en italique.

¹¹ Il s'agit d'une autre bibliothèque anarchiste. Je n'ai jamais eu d'inclination particulière à l'égard du mouvement anarchiste en France ou ailleurs mais il s'avère qu'à Montréal, la plupart des lieux dits alternatifs se regroupent sous la bannière noire. Nous n'exploiterons pas cet aspect de la réalité propre à la culture alternative montréalaise et tacherons de nous en tenir aux faits.

Il s'est trouvé que l'un des acteurs de la bouffe collective, Régis, assistait au même cours que moi. Je n'avais pas immédiatement fait le lien entre lui et la bouffe collective lorsque je m'étais entretenu avec lui dans le local anarchiste au sujet de mes recueils de textes. Ce n'est que le jeudi suivant, en me rendant au local de la bouffe collective que nous nous sommes reconnus mutuellement, il épluchait des légumes au-dessus d'une table, assis sur une chaise. Une jeune fille était afférée au-dessus d'une grande marmite fumante au fond du local. Je l'ai reconnu, il m'a reconnu, nous nous sommes salués en nous rappelant nos prénoms respectifs puis il m'a présenté à Anne.

Une fois debout dans le local, j'ai rapidement senti que j'avais au moins deux bras en trop ; il a fallu que je fasse part de mon embarras à haute voix pour qu'Anne m'indique les laitues sales et la bassine d'eau. Une fois attaché à une activité, je me suis senti parfaitement bien. Je restai relativement étranger à l'ensemble de la situation et n'avait aucune connaissance de la suite des événements, mais le fait de sentir que mon action s'inscrivait irrémédiablement dans le processus productif m'a permis de justifier mes actes. Anne et Régis sont donc les deux individus qui m'ont introduit dans la bouffe collective. Ensuite, d'autres individus sont arrivés et, bien que connaissant les deux cuisiniers, se sont trouvés dans la même zone de floue passive que moi quelques minutes auparavant. De la même façon, c'est Anne qui les a systématiquement orientés vers une tâche ou une autre, jusqu'à ce que chaque participant soit suffisamment au fait de la situation générale pour être capable d'introduire un nouvel arrivant dans la cohue.

Ma relation privilégiée avec Régis (du fait que nous partagions un cours le mercredi après midi, avant le rendez vous de la récupération) à vraisemblablement joué un rôle déterminant dans ma socialisation. La semaine suivant ma première participation, je me suis rendu au rendez-vous de la récupération où j'ai retrouvé Régis (qui n'avait pas assisté au cours). C'est à cette occasion que j'ai réellement eu le sentiment de rentrer en contact avec le petit cercle des membres actifs de la bouffe collective. La rencontre s'est déroulée dans le local anarchiste où Régis passait des coups de téléphone aux boulangeries en attendant Marie qui devait lui prêter son automobile. Une demi-heure plus tard, les rendez-vous étaient pris avec les boulangeries et nous étions dans l'automobile, Anne, Régis et moi-même. D'autres candidats à la récupération s'étaient présentés mais Régis leur a suggéré de me céder leur place puisqu'il s'agissait pour moi d'un baptême de « dumpster diving »¹² et que l'automobile était trop petite pour accueillir plus de trois personnes en plus de la nourriture et du pain. J'ai pu alors constater que la promiscuité de l'automobile et le caractère extraordinaire et ludique du « plongeon dans les poubelles » sont autant d'expériences qui contribuent à tisser ou resserrer les liens sociaux.

¹² « Dumpster diving » : expression anglophone pour désigner la pratique de récupération dans les poubelles.

J'ai d'abord parlé à Régis du fait que j'envisageais sérieusement de travailler sur la bouffe collective. J'en ai ensuite parlé de façon informelle à certains participants en me présentant comme un étudiant de maîtrise de sociologie qui s'intéresse aux pratiques de consommation alternative. La quatrième semaine j'ai fait une annonce générale au cours d'une phase de transformation, alors qu'une dizaine de participants réguliers occupait le local : « Je m'appelle Édouard et j'ai choisi la bouffe collective comme objet d'étude pour mon travail de maîtrise cette année, je m'intéresse aux significations objectives de la pratique ainsi qu'au sens que chacun place derrière son action. Je participerai aux activités chaque semaine mais ne souhaite pas interférer dans les processus décisionnels concernant les orientations futures du groupe. Voilà. »¹³

2.2 Déroutement de l'observation

La participation active à la bouffe collective m'a permis de me confronter aux mêmes problèmes que les acteurs eux-mêmes. En m'impliquant physiquement et intellectuellement dans l'activité, j'ai pu expérimenter le processus de socialisation à travers ma trajectoire personnelle dans le groupe. J'ai progressivement acquis le statut de membre de la bouffe collective (sans qu'aucune carte ne me soit remise) ce qui m'a permis d'avoir accès à certaines informations qu'un observateur extérieur n'aurait pu soupçonner. Si ma position d'observateur pouvait parfois être le sujet de fines plaisanteries au sein du groupe, mon investissement physique et affectif a pris le pas sur ma position d'intellectuel observant. La posture d'observateur participant extérieur à la réflexion du groupe sur sa pratique et dégagé de toute responsabilité dans les processus décisionnels s'est rapidement révélée incohérente voire incongrue. Un jour, à l'occasion d'une discussion sur la possibilité de descendre servir les repas dans la cafétéria de l'université, je me suis trouvé dans une position délicate où les autres participants me demandaient mon avis et ne comprenaient pas que je ne leur fasse pas profiter de ma réflexion théorique sur le sujet, puisque ce qui me préoccupe dans ma recherche est étroitement lié aux questions que peuvent se poser certains membres de la bouffe collective sur leurs actions individuelles et collectives. La semaine suivante alors que je refusais de participer à l'élaboration d'une pancarte informative sur laquelle allaient être apposés des slogans politisés, je regardais mes « collègues » se débattre dans des formulations et des syntaxes hasardeuses sans jamais leur venir en aide. C'est alors que je me suis rendu compte de l'absurdité de ma posture. Il est tout à fait possible de s'impliquer pleinement dans l'action observée sans pour autant renoncer à toute prétention à la scientificité. Tant qu'à prendre conscience du biais de ma subjectivité, autant embrasser pleinement l'expérience et tirer les conclusions qui s'imposent. J'oscillais jusqu'alors entre un empirico

¹³ Il s'agit d'un texte rédigé par ailleurs, participant de mon protocole d'observation.

naturalisme à prétention objectiviste et l'immersion du chercheur dans son milieu d'étude. C'est finalement le modèle de l'imprégnation dans une perspective de théorisation ancrée qui m'a semblé le plus en accord avec mes convictions épistémologiques (Jaccoud et Mayer, 1997).

Le déroulement de l'activité se prêtant mal à la prise de notes systématiques, je me suis tourné vers le rapport écrit post observatoire ce qui m'a poussé à faire le deuil d'une certaine précision descriptive des comportements individuels réduisant mes notes à des descriptions générales de l'activité. Toutefois, j'ai pu répertorier un ensemble d'événements atypiques et de crises apparues au cours du développement de la pratique.

Concernant la validité de mes observations et à la lumière des remarques faites plus haut, je note que ma posture épistémologique n'est pas des plus conformes aux exigences des critères de scientificité souvent mis en avant dans les manuels de méthodologie. L'absence de notes systématiques et mon implication affective n'ont pas manqué d'introduire le biais de ma subjectivité dans ma production théorique. Mais la même méthodologie qui sera décriée par les tenants du modèle empirico naturaliste pourra être louée par les subjectivistes. En effet, l'approche du sens que fondent les individus dans leurs actions peut se nourrir de la subjectivité de l'observateur participant dans la mesure où celle-ci favorise l'empathie et donc l'accès à une nouvelle compréhension du réel.

Ici, le début du terrain a sensiblement précédé les premières lectures théoriques ainsi que le travail de conceptualisation. Il est vrai que l'immersion dans le terrain sans travail théorique préalable tend à faire la part belle au « découpage inconscient » du réel mais selon moi, ce parti pris méthodologique permet d'aborder le phénomène observé sans que la lecture du réel et l'hexis corporel ne soient conditionnés par un schéma théorique prédéfini qui peut s'avérer réducteur voire parfaitement inadapté. La théorisation et l'observation se sont déployées conjointement, l'une affinant l'autre dans une dialectique dynamisante, ce qui n'est pas sans rappeler les principes de la théorisation ancrée de Glaser et Strauss.

2.3 Apports et limites de l'observation

L'observation, en tant que mode de collecte des données dans le cadre d'une recherche qualitative en sociologie, présente l'avantage de ne pas être close sur elle-même. Le caractère universel et systématique de l'action qui consiste à poser un regard critique ou non sur un phénomène social ouvre le champ des sources de données en permettant une contextualisation systématique du matériel de recherche tout en privilégiant l'expérience de l'observateur. Cette même expérience ouvre la réflexion sur l'observation en tant que relation entre l'observateur et

l'objet d'étude. Le regard que pose le chercheur sur sa propre expérience ne doit pas se réduire à une plate lecture de son vécu, mais permettre l'accès à une nouvelle strate de l'impression du réel dans la conscience. Opérer la réduction phénoménologique n'est pas une mince affaire mais c'est uniquement en tendant vers elle que l'observateur-chercheur peut tirer profit de sa position. Ce n'est qu'une fois que le chercheur est parvenu à démonter les mécanismes d'objectivation à l'œuvre dans sa propre construction du sens que s'ouvre à lui une nouvelle dimension du réel voilée dans « l'attitude naturelle ». Les individus « roulent » sur un stock d'évidences sociales dont la remise en question systématique scléroserait l'activité en faisant naître l'hésitation dans leur conscience. Comment couper un légume en tranche s'il faut se poser la question de savoir si ce légume appartient bien à ma réalité sensible et si la fonction de tel objet est bien celle qu'autrui lui accorde. En opérant la réduction phénoménologique, le chercheur se détache de ce « tapis d'évidences » et pose un regard sur sa propre conscience agissante. Je n'ai quand à moi pas la prétention de parvenir à ce degré de conscience de la réalité sociale propre aux phénoménologues, mais m'applique à remettre en questions quelques évidences sur lesquelles ne butent pas les individus que j'observe. Ce faisant, je prétends parvenir à une objectivité construite et non donnée au départ comme ce peut être le cas dans une démarche quantitative ou objectiviste, où le cadre initial de la recherche doit garantir la scientificité des résultats.

La position du chercheur dans le cadre d'une théorisation ancrée n'est cependant pas dénuée de risques. En effet, dès lors que l'observateur s'attache à rendre compte d'une réalité quelconque et malgré tous les efforts qu'il pourra fournir pour s'affranchir de son conditionnement ou des « réflexes de sa conscience », il sera systématiquement dans l'interprétation sans jamais parvenir à une lecture brute du réel. La moindre activité de la conscience, qu'elle s'inscrive dans l'attitude naturelle ou dans la réduction phénoménologique, donne lieu à une interprétation dans la stricte mesure où « la conscience est toujours conscience de quelque chose, elle est toujours médiate » (Toulemont, 1962). Cette remarque s'applique à toute tentative de compréhension du social, qu'il s'agisse d'une démarche qualitative, quantitative ou mystique. Pour le cas qui me concerne, je noterais qu'il est possible que les implications physique et affective du chercheur dans son terrain rendent la subjectivité plus épaisse à certains endroits et compliquent la tâche d'auto-observation. Cela étant dit, la subjectivité de l'observateur peut et doit constituer un élément intégrant du processus de recueil des données et d'analyse sans pour autant disqualifier le travail d'observation du point de vue de sa scientificité.

2.4 Catégories d'observation

L'activité de la bouffe collective est sévèrement ancrée dans l'institution universitaire tant sur le plan spatial que sur le plan temporel. L'année universitaire se décompose en trois sessions de quatre mois chacune. Mes observations se sont déroulées pendant les sessions d'Automne et d'Hiver 2005-2006, soit un an après l'un des plus amples mouvements étudiants que le Québec ait connu ces vingt dernières années. L'activité se déroule chaque mercredi et jeudi de la semaine, prenant en considération les périodes de flux et reflux dues aux remises de travaux de mi et fin de session. Il a été question de changer les jours de la semaine où se dérouleraient les activités de la bouffe collective au moment du changement de session, mais la décision a été prise de ne rien changer (les éléments pris en considération étaient majoritairement les disponibilités des personnes présentes). Géographiquement l'action se déroule dans et hors de l'université.

2.4.1 Lieux

A l'université :

Le local A-2090 : c'est le local utilisé par la bouffe collective comme lieu de rendez-vous, de stockage et de transformation de la nourriture.

Mercredi 26 octobre, 16h30. Une pièce éclairée aux néons standards de rigueur dans la quasi totalité des institutions étatiques, en France comme au Québec.

Quatre tables de classe collées aux murs sur lesquelles sont entreposés des ustensiles de cuisine, des linges apparemment sales, des sacs de « légumineuses », une machine à fabriquer des pop corns, une étagère contenant des ustensiles de cuisine ainsi que différents condiments, un ordinateur sans clavier qui fait office de lecteur de CD (Massilia Sound System, de la musique punk ou du monde, les Béruriers noirs, du reggae...), de grandes bassines bleues de rangement.

Au fond, sur une autre table, deux plaques chauffantes électriques. Une grande table de classe disposée au milieu de la pièce, sur laquelle s'affairent trois individus.

Aux murs, des affiches à caractère politique : VANS utilise des Sweat Shops, Manif contre la ZléA¹⁴ le jeudi 28 novembre à 15 heures au carré BERRI... des slogans directement peints sur

¹⁴ Zone de Libre Échange des Amériques.

les murs : leur mondialisation se fera sans nous ! La révolution se cuisine au poivre de Cayenne... un babillard sur lequel sont affichés quelques prospectus portant le symbole du syndicat anarchiste du bureau d'en face.

Le local A-2080 : c'est le local qui est situé en face de celui de la bouffe collective. Il s'agit officiellement d'une bibliothèque anarchiste et d'un lieu d'activités culturelles diverses à tendance libertaire ou anarchiste. Le local dispose également d'un accès libre à internet.

Mercredi 5 octobre : Deux grandes fenêtres munies de stores, deux canapés, une ambiance enfumée.

Une bibliothèque remplie de livres à caractère anarchiste, de recueils de textes issus de différents cours se donnant à l'université, des fanzines écologistes, anarchistes, libertaires... Une armoire fermée, deux canapés sur lesquels sont assis deux individus qui partagent un joint, une table disposée au milieu de la pièce sur laquelle traînent des journaux universitaires et nationaux, des tasses de café à moitié vides.

Entre deux étagères, une machine à café. Près de la porte, deux bacs de recyclage pleins de papiers et de cartons.

Au fond de la pièce, trois ordinateurs dont deux sont en fonction munis de l'accès internet, des cendriers dégoulinants de mégots. Deux individus y sont affairés.

Sur les murs, de nombreuses affiches à caractère anarchiste ou libertaire, couleurs dominantes : noir et rouge.

Le couloir : il sépare les deux locaux cités plus haut, c'est un lieu de rendez vous par défaut et de distribution de la nourriture transformée. Trois tables y sont disposées en permanence pour recevoir chaque jeudi les plats et les marmites garnies.

Jeudi 23 mars, 10h00. Les murs sont entièrement peints avec des couleurs vives. Un collage de vieux papiers journaux écrit le mot « RECUPERATION », une poubelle haute, sur laquelle est écrit « uniquement recyclage », trois tables dont une sur laquelle sont entreposés des journaux universitaires, des fanzines ainsi que des prospectus donnant rendez vous pour des manifestations contre la ZléA, la brutalité policière ou les assemblées générales de département.

Un babillard, sur lequel sont inscrits les horaires d'ouverture de la bibliothèque anarchiste ainsi que les manifestations culturelles qui y auront lieu pendant le mois : débat, conférence, projection vidéo...

Deux affiches invitant le quidam à se joindre au groupe de la cuisine collective, une affiche dénonçant l'oligopole de certaines multinationales agroalimentaires. En face, l'entrée du café Faquin.

Le café Faquin : c'est un café coopératif étudiant dont l'une des entrées est située à proximité du local A-2090. Ils proposent des boissons chaudes ou froides, ainsi que de la nourriture sucrée ou salée.

Jeudi 3 novembre. Une grande pièce de plusieurs dizaines de mètres carrés, quatre canapés disposés harmonieusement autour de quelques tables de classe sur lesquelles mangent ou travaillent une dizaine d'individus.

Trois grandes fenêtres illuminent la pièce.

Sur la gauche, un comptoir derrière lequel se trouvent deux employés qui servent du café (corsé ou velouté) et des sandwichs (végétariens ou non). Derrière eux, une cuisine munie de deux grands éviers, un réfrigérateur, un four traditionnel et quelques étagères.

Sur les murs de la pièce principale : des photos d'un voyage en Inde sont exposées.

La cafétéria : située au rez-de-chaussée, c'est l'entreprise auxiliaire qui est chargée par l'université de vendre des repas aux étudiants. Cet espace marchand est situé deux étages en dessous du local A-2090.

Lundi 10 octobre, 11h00. De nombreuses tables de pique-nique pouvant accueillir jusqu'à quatre personnes, un sol carrelé.

L'ambiance est troglodytique, sans doute parce que nous sommes au rez-de-chaussée et que le ciel est couvert, pourtant...

Plusieurs personnes mangent déjà.

Au fond, le lieu où l'on achète les repas, un self service qui propose systématiquement des spaghettis bolognaises (le moins cher), ou des salades en tout genre. Les caisses ressemblent

à celles d'Intermarché avec des tapis roulant qui ne roulent pas. Les caissières, plus de cinquante ans, sont en uniforme finement rayés bleus et blanc.

Plus près de moi un bar qui sert des boissons alcoolisées ainsi que des sandwiches. Plus au fond encore, une salle munie de téléviseurs qui diffusent du sport ou des flashes d'informations et où il est permis de fumer.

L'ensemble constitue un long couloir qui longe une grande terrasse sur laquelle il n'y a personne parce qu'il fait trop froid sans doute.

Hors de l'université :

Les véhicules : il s'agit systématiquement d'automobiles. Elles sont toujours stationnées à proximité du bâtiment Faquin. Elles peuvent appartenir à un membre de la bouffe collective, au parent d'un membre de la bouffe collective ou encore être louées par l'un des membres de la bouffe collective (Communauto).

Mercredi 16 novembre. La voiture de Marie : une golf GTI rouge, visiblement très âgée (plus de 150 000 kilomètres au compteur). Marie s'attarde sur une trace de rouille présente entre le pare-brise arrière et le coffre.

Dans la voiture : un lecteur CD branché sur l'auto radio diffuse du reggae, le sol est jonché de débris en tous genres. La porte du passager ne ferme pas.

Mercredi 22 février. Aujourd'hui, Alain propose d'utiliser le char qu'il a loué dans un organisme « relativement socialement responsable » précise-t-il, puisqu'il ne la rend que vers 22h00 et que nous n'avons pas d'autres moyens de locomotion. C'est une voiture admirablement propre dans laquelle il s'autorise à fumer, malgré la petite affichette.

Les lieux de récupération informelle : les marchés urbains comme Jean Talon ou Atwater, les plateformes de distribution comme le marché central ou Pie IX. La récupération se fait à l'extérieur des bâtiments, sur les trottoirs où sont déposées les poubelles ou dans les containers.

Mercredi 1^{er} février. Pie IX : au bord du périphérique, un très grand entrepôt longiligne. Ses façades nord et sud donnent à voir des portes de garages surélevées pour correspondre à la hauteur des camions. Il fait nuit et froid. Nous faisons le tour en char pour nous rendre sur la face nord devant la porte de garage sur laquelle est indiqué « DISTRIBUVIE ». De ce côté-ci du bâtiment, il y a aussi quelques camions susceptibles d'être en cours de chargement. Surtout, il y a de gigantesques bennes à ordures vertes ou bleues, munies d'une échelle. La

benne de DISTRIBUTION est plus petite mais ne contient que des aliments labellisés BIO. Nous ne rencontrons personne.

Les lieux de récupération formelle : les différentes boulangeries du centre montréalais. À la session d'hiver, la récupération de pain s'est faite exclusivement dans une même boulangerie, chaque mercredi soir à 20h00.

Mercredi 1^{er} février, 20h00. Nous garons le char près de la boulangerie « Froments de sève ». Nous entrons dans la boulangerie où il ne reste plus que les employés occupés à ranger et nettoyer. Régis nous présente en tant que « membres de la cuisine collective de l'UQAM »- « ah oui, ben c'est tout ce qu'il y a là, je vous donne des sacs... ».

Au mur, côté employé, est affiché un emploi du temps de la semaine sur lequel sont inscrits les noms des organismes qui viennent récupérer le pain et le jour de leur venue. « Mercredi soir : cuisine collective de l'UQAM, contact Anne Winterberg, n° téléphone et adresse. »

Nous prenons les sacs qu'elle nous tend et vidons les étagères garnies de pains aux noix, à la tomate ou aux raisins. Nous ne pouvons pas prendre les croissants, pains au chocolat ou brioche. Il y a au moins 6 employés dans le magasin. Nous sortons par la porte de derrière.

2.4.2 Dates, heures et durée

Pour la session d'automne, mes observations se sont déroulées le mercredi soir et le jeudi matin, du 05 octobre au 15 décembre et du 11 janvier au 20 avril pour la session d'hiver. Les activités de la bouffe collective ont débutées à la mi-septembre.

Le mercredi soir j'arrive à 17h00 pour repartir vers 21h00, ou plus tard en fonction de la situation. Il arrive qu'une conversation dure au local ou se poursuive dans un bar. Le jeudi, je participe à la transformation de la nourriture entre 10h00 et 14h00 ou bien à la distribution et au rangement entre 12h00 et 16h00.

J'ai mené moi-même l'ensemble des observations dans une posture d'observation participante avouée. Au cours de mes participations j'ai occupé les places de récupérateur de pain (boulangerie) et de légumes (containers), transformateur ou cuisinier. J'ai participé au rangement du local, son ouverture, sa fermeture ainsi qu'à la production d'une affiche de sensibilisation. En revanche je n'ai jamais occupé la place de conducteur parce que je ne possède pas de permis international.

2.4.3 Acteurs

Les participants directs à la bouffe collective

Les individus qui fréquentent régulièrement la bouffe collective depuis ses débuts

C'est sur cette catégorie d'individus que je me base pour orienter mes observations ainsi que mes entretiens informels. Je sélectionne ici les premières personnes que j'ai rencontrées lorsque je suis arrivé dans la bouffe collective. Le nombre de participants était encore relativement réduit et je suis resté en contact avec ces « socialisateurs premiers » qui me sont ensuite apparus comme les initiateurs du projet « bouffe collective émancipée de l'Agite bouffe ».

Les variables spécifiques que je décide de prendre en considération dans l'élaboration de mon échantillon sont :

- les personnes qui ont formellement présenté le projet de la « bouffe collective » devant une commission universitaire ou autre ;
- les personnes qui ont rédigé des courriers ou échangé des paroles avec des représentants des différentes institutions au nom de la « bouffe collective » ;
- les personnes qui pratiquent la récupération à titre individuel, en dehors du cadre de la « bouffe collective » ;
- les personnes qui ont participé à toutes les activités qui forment la pratique, c'est à dire les personnes qui ont ce que j'appellerai une expérience totale de la pratique et qui sont sans doute les plus impliqués.

Six individus membres de la bouffe collective remplissent ces conditions :

Régis

Jeudi 6 octobre, 11h00. Régis est âgé de 23 ans, vêtu d'un ample gilet de laine bariolé, un jean sale et de grosses chaussures d'hiver en mauvais état. Il semble diriger les opérations parce que la plupart des personnes présentes dans le local se réfèrent régulièrement à lui. Il sait où se trouvent les objets et connaît les lieux où l'on peut prendre de l'eau. Il connaît les lieux de récupération de bouffe, les trajets et les horaires. Il serre régulièrement des mains aux personnes qui passent dans le couloir. Il fréquente l'université depuis trois ans. Il est membre actif du syndicat anarchiste. Il doit comparaître en justice en avril prochain pour

avoir participé à l'occupation du siège du « medef québécois » lors des grèves étudiantes de 2004/2005. Il participe à la bouffe collective depuis ses débuts.

Mercredi 2 novembre. Régis conduit l'automobile de Marie. Régis téléphone aux boulangeries pour prendre rendez-vous. Régis va récupérer une clef au secrétariat des agents de sécurité.

Mercredi 11 avril. L'université est fermée, Régis nous guide dans les couloirs et nous fait sortir par une porte de secours – elle devrait sonner mais celle-ci ne fonctionne pas assure-t-il – nous prenons place dans l'automobile qu'il vient d'acquérir.

Il vit désormais dans une ferme dans la banlieue montréalaise où il travaille comme ouvrier agricole. Il rédige également un mémoire de sociologie sur la naissance des multinationales agroalimentaires au Québec.

Anne

Mercredi 13 octobre, 19h00. Anne est étudiante en environnement, elle a 21 ans. Un casque de vélo pendouille de son sac à dos, elle tient la selle dans sa main. Elle ne porte ni bijoux, ni maquillage. Anne participe à la bouffe collective depuis ses débuts. Il y a une certaine complicité entre elle et Régis. Elle ne salut que de rares personnes dont elle semble proche. Elle s'occupe de la coordination de la cuisine, nous exécutons sa recette de taboulé. Elle connaît parfaitement la place des objets dans la cuisine. Elle est en lien avec un groupe d'achat bio à l'université. Elle pratique la récupération à titre individuel. Elle n'a pas son permis de conduire.

Mercredi 31 janvier. Anne est assise en face d'un ordinateur du local anarchiste où je ne la vois pas souvent. Elle rédige une lettre de remerciements à l'attention du patron de la boulangerie. C'est lui même qui lui en a fait la demande. Anne est responsable du groupe de la bouffe collective aux yeux de la boulangerie.

Jedi 15 décembre. Anne a présenté une demande de subventions auprès d'une association facultaire¹⁵ de l'université. Elle est, avec Régis, à l'initiative de la bouffe collective telle qu'elle existe aujourd'hui.

Vendredi 5 mai. Anne travaille dans un centre pour handicapés où elle est animatrice.

¹⁵ Les associations facultaires sont l'équivalent des associations étudiantes où siègent des étudiants élus et qui gèrent un budget alloué par l'université.

Elle vit actuellement à Montréal dans une coopérative d'habitation¹⁶ et suit des cours de rattrapage en sciences afin d'entrer dans une école de sage femme.

Marie

Mercredi 2 novembre, 18h00. Nous attendons Marie qui sort de son cours. Elle arrive essoufflée. Elle est vêtue d'une veste polaire rouge par dessus un chandail sombre à col roulé, ne porte ni bijoux, ni maquillage. Quelques badges anarchistes ou a-politiques ornent sa veste. Elle a 25 ans et est étudiante en sciences politiques. Elle ne participe que rarement aux récupérations de nourriture ou à la cuisine, mais est toujours présente autour de ces deux activités. Elle mange tous les jeudis midi à la bouffe collective. C'est régulièrement son automobile que nous utilisons pour la récup'.

Marie vit actuellement à Montréal en collocation avec Amélie. Elle termine sa maîtrise. Elle est surveillante dans un collège.

Amélie

Jeudi 20 octobre, 11h00. Amélie découpe des oignons. Elle est française. Elle à 27 ans et vit à Montréal depuis cinq ans. Elle termine actuellement un mémoire sur le militantisme. Elle est vêtue d'un débardeur bleu, un jean troué et des chaussures « rangers » noires. Elle ne porte pas de bijoux mais du noir sous les yeux. Elle participe régulièrement à la cuisine de la bouffe collective qu'elle à découverte par l'intermédiaire de Régis lors d'un rassemblement de jeunes autour des initiatives sociales et solidaires en 2005 « les campements de la jeunesse ».

Jeudi 16 février, 18h00. Amélie et Anne ont passé l'après midi à ranger le local de la cuisine. Amélie est très fière des étagères qu'elle a confectionnées et sur lesquelles reposent désormais quelques casseroles.

Jeudi 16 novembre. Aujourd'hui, sur une impulsion d'Amélie, la distribution de la bouffe collective s'est déroulée dans la cafétéria. Amélie a suggéré l'idée et « motivé les troupes » dans la matinée. Elle a pris un caddie qui traînait dans le local d'en face pour y placer les denrées.

¹⁶ Une coopérative d'habitation, c'est un immeuble ordinaire (ou un ensemble d'immeubles), petit ou grand, neuf ou âgé - mais toujours rénové -, où habitent des personnes qui sont à la fois locataires de leur logement et collectivement propriétaires de l'immeuble. (http://www.cooperativehabitation.coop/habitation/statique/coop_quoi.html)

Vendredi 5 mai. Amélie fabrique elle-même son dentifrice, ses produits nettoyants ainsi que certaines pommades. Elle s'intéresse beaucoup à l'auto-production et a participé à l'animation d'un atelier de fabrication de produits biologiques dans le local de la bouffe collective.

Amélie vit actuellement à Montréal où elle cherche un emploi. Elle vient de terminer ses études. Elle est toujours membre de plusieurs associations membres de la convergence des luttes anticapitalistes.

Alain

Jeudi 17 novembre. Alain est chargé de cours à l'université. Il enseigne l'histoire de la pensée anarchiste à des étudiants de première et seconde année. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Tout le monde semble le connaître, au moins de nom. Il a trente et un an, porte une veste en jean déchirée sur laquelle sont cousus plusieurs écussons anarchistes et libertaires.

Jeudi 6 octobre. Alain est entreprenant dans le local, il n'est pas aussi à l'aise avec l'organisation qu'Anne ou Régis, mais il s'adresse à n'importe qui avec la même décontraction. Il est très enthousiaste concernant le projet.

Mercredi 30 novembre. Aujourd'hui Alain est arrivé pour la récup' équipé d'une lampe frontale, de mitaines et d'un couteau.

Jeudi 4 mai. Alain insiste sur le caractère ludique de la pratique, descendre dans les containers à la nuit tombée, fouiller... Par ailleurs il dit avoir « gagné sa journée » lorsqu'un consommateur passe la tête dans le local cuisine et s'étonne que la nourriture lui soit offerte gratuitement.

Alain vit actuellement à Montréal, il est également membre du Collectif d'étude sur les pratiques solidaires (CEPS), il rédige actuellement une thèse de doctorat sur le syndicalisme agricole au Québec.

Oscar

Jeudi 10 novembre. Oscar a 21 ans. Il est systématiquement présent pour la récupération et pour la cuisine. Il ne se pose pourtant jamais en leader.

Mercredi 5 avril. Nous utiliserons aujourd'hui l'automobile du père d'Oscar, il la lui prête pour que nous puissions faire la récup' lorsque nous n'avons pas d'autre moyen de

locomotion et à condition de le prévenir la veille. C'est une berline relativement récente et très propre. Nous plaçons des journaux usagés dans le coffre afin de ne pas la salir.

Jeudi 10 novembre. Oscar a découvert la récupération à titre individuel au contact d'Anne qu'il a rencontrée lors des campements de la jeunesse au cours de l'été 2005. Depuis, il a participé aux débuts de la bouffe collective mais est arrivé un peu après Anne et Régis.

Vendredi 5 mai. Oscar vit dans une coopérative d'habitation avec une dizaine d'autres individus et pratique également la récupération avec eux.

Il vit actuellement à Montréal où il poursuit ses études en écologie (3^{ème} année).

Les occasionnels

Les occasionnels représentent les personnes dont la fréquentation a peu ou pas de répercussions sur les orientations significatives de la pratique.

Il arrive que des individus prennent part physiquement ou matériellement au processus de production. Leur participation peut être ponctuelle ou régulière. Ainsi, environ un jeudi sur deux, vers 17h15, à la sortie de son cours j'observais :

Une femme, d'une trentaine d'années, laver les dernières gamelles, les rincer puis les essuyer avec une énergie rare. Elle discute en même temps avec Anne qui l'aide et lui indique où ranger les objets. Cette femme est souriante, elle me dit qu'elle est contente de pouvoir nous aider un peu même si elle souhaiterait pouvoir faire plus. Sa vie de famille, son emploi et ses cours ne lui permettent pas de se libérer plus souvent. Elle souligne le fait qu'elle est « bien contente de pouvoir manger gratuitement le jeudi midi, en plus c'est très bon ». Anne la remercie de son aide.

Au retour d'une récupération, un soir de décembre :

Nous pénétrons les bras chargés de cartons de bouffe dans le couloir qui mène au local quand j'entends derrière moi

- *« Il en reste, je peux vous donner un coup de main ?*
- *Ouais, c'est à côté de l'ascenseur, merci.*
- *C'est normal, je bouffe tous les jeudi midi.*

Il nous a donc aidés à entreposer la nourriture dans le local puis est reparti dans le local de l'association de philosophie. Je l'ai entendu dire en rentrant dans le local : j'aidais ceux de la cuisine collective ! »

Les nouveaux

Ces personnes représentent un groupe qui découvre la bouffe collective et sont initiées à l'une ou l'autre des étapes du processus de production.

Le comportement de ces individus et leurs interactions avec ceux qui composent mon échantillon théorique peuvent se révéler très instructifs sur le plan de la connaissance du processus de socialisation au sein du groupe et les différentes actions sujettes à typification dans l'activité.

Ainsi, au rendez vous de la récupération, un mercredi soir :

Un individu que je n'avais jamais vu auparavant attendait assis sur une chaise, il se présente (Daniel) et me dit qu'il vient pour la récup'. Comme nous étions trop nombreux pour l'automobile, Anne se propose de rester sur la touche pour qu'un nouveau puisse découvrir. Il a un gilet de laine vieilli, de grosses chaussures de cuir et un pantalon de velours sale et troué. (...) Sur les lieux de la récup' Oscar lui a indiqué un container susceptible de contenir de la bonne nourriture, il s'est directement jeté dedans. C'est la première fois que je voyais quelqu'un plonger littéralement dans une benne à ordures (plus tard la pratique deviendra courante). Régulièrement, il nous présentait des fruits ou des légumes pour savoir s'ils étaient bons ou pas. Oscar lui conseillait de les sentir voir de les goûter. Lorsque nous nous sommes approchés des poubelles du fruitier (dont les employés ont l'habitude de nous chasser), Daniel n'a eu aucune réserve, malgré nos recommandations de prudence, et lorsqu'un employé a agressé verbalement Oscar, Daniel s'est interposé en faisant valoir notre droit de faire les poubelles.

Ce petit incident et la réaction de Daniel ont eu pour effet de nous rassurer et les récupérations qui ont suivi se sont toujours bien passées, même avec les employés du fruitier.

Les participants indirects à la bouffe collective

Cette catégorie regroupe l'ensemble des individus qui ont un lien direct avec certains participants et dont l'action est essentielle à la bonne marche de l'activité, mais qui n'interviennent pas physiquement dans le processus de production. Par exemple, les parents

d'Oscar pourront prêter leur automobile, Julie, une amie de Régis, nous prêtera son robot culinaire ; ils s'impliquent ainsi dans le processus sans que leur action ne soit concrètement observable.

Les consommateurs

Ce terme est exécré par la plupart des membres de la bouffe collective, mais c'est celui qui qualifie selon moi le mieux le rôle tenu par les personnes qui se nourrissent des plats produits par les membres de la bouffe collective. Il faut encore distinguer parmi eux, ceux qui peuvent participer occasionnellement à certaines activités de la bouffe collective mais je m'en tiendrais ici à leur rôle de destinataires.

Vers 12h00, les premiers consommateurs arrivent, il s'agit exclusivement d'étudiants (du moins à en juger par leur âge), ils se mettent automatiquement en file indienne, chacun prend une assiette en plastique, des couverts et un morceau de pain puis attend son tour avant de se servir dans les gamelles qui sont disposées sur les tables prévues à cet effet le long du couloir. Ensuite certains restent manger debout dans le couloir en discutant, pendant que d'autres vont trouver une place dans le café Faquin ou bien sur une des tables de pique-nique présentes dans les couloirs de l'étage. Ils reviennent ensuite avec leurs assiettes vides qu'ils lavent dans le bac mis à leur disposition à l'intérieur du local cuisine.

Les acteurs de la sphère marchande

Il s'agit ici de tous les individus qui occupent une place dans les institutions marchandes avec lesquelles peuvent entrer en contact les membres de la bouffe collective dans le cadre de leur activité. Je distingue trois types d'individus au sein de cette catégorie.

- Les employés de la boulangerie qui donne consciencieusement les pains non vendus aux membres de la bouffe collective.
- Les employés des marchés ou plateformes de distribution qui ne se préoccupent que très occasionnellement des agissements des membres de la bouffe collective.

Les employés du fruitier Samy Fruits sont particulièrement hostiles aux glaneurs, nous essayons de récupérer les fruits lorsqu'ils ne nous observent pas. Lors d'une discussion avec l'un d'eux, Oscar a appris qu'ils agissaient sur les ordres de leur patron.

Un maraîcher a donné en mains propres à Amélie un cageot plein de pommes invendues.

- Les employés de toutes les autres institutions marchandes qui peuvent être sollicités au cours de l'activité (pompistes, agents de la sécurité, caissiers...).

Les acteurs de la sphère non marchande

Il ne s'agira pas ici d'individus mais d'institutions dans la mesure où je n'ai jamais eu l'occasion d'observer l'un ou l'autre représentant de ces groupes. La sphère non marchande est principalement composée, dans le cas qui nous occupe, de l'administration universitaire et des associations facultaires.

2.4.4 Actions

Je m'attache à l'ensemble des actions qui peuvent être exécutées dans le cadre de l'activité de la bouffe collective. Il peut arriver que certaines actions sortent du strict champ de l'activité sans pour autant être négligées, mais d'une façon générale je m'intéresse à toutes les actions qui tendent à se répéter dans le cadre du processus de production du service de la bouffe collective. La typologie des actions observables se décompose comme suit :

La récupération

Cette action se déroule généralement entre 17h00 et 21h00 le mercredi soir et reste selon moi le rendez vous privilégié des membres les plus impliqués. Cette phase de la production se subdivise en plusieurs moments distincts :

- le rendez-vous :

Mercredi 8 mars. 17h00. Je rentre dans le couloir, Régis et Anne discutent sur le pas de la porte du local cuisine. Quelques minutes plus tard Marie arrive, après avoir expliqué où se trouve son char, elle donne les clefs à Régis qui nous enjoint à le suivre. Nous saluons Marie et suivons Régis dans les couloirs de l'université. L'action a duré environ trois minutes.

Éventuellement les coups de téléphones pour trouver une automobile ou pour prévenir la boulangerie.

- la sélection d'une équipe de récup' :

La priorité va systématiquement aux nouveaux venus, le choix du lieu de récup' depuis le mois de décembre, nous nous rendons toujours dans la même boulangerie située sur Beaubien, les employés nous y attendent désormais et nous ne sollicitons de nouvelles boulangerie que lorsque celle-ci est trop pauvre.

- le voyage en automobile :

Dans la voiture : ceux qui ne se connaissent pas encore font connaissance autour de leurs activités respectives, la discussion tourne régulièrement autour de la bouffe collective, les lieux de récup' ou les anecdotes de chacun. Le glanage (dans les containers ou à l'orée des étals) : nous sommes trois, je pars avec Oscar sur la gauche pendant qu'Anne fait le tour par la droite. Nous nous retrouvons après quelques minutes autour de l'automobile dans laquelle nous chargeons les produits récupérés avant de repartir vers d'autres poubelles. Les éboueurs arrivent, nous nous pressons devant eux. Une fois le coffre plein nous repartons. La boulangerie (20h00) : nous sommes en avance, je fume une cigarette avec Régis sur le banc en face de la boulangerie. Une employée nous fait signe de venir. Nous l'aidons à remplir les sacs poubelle, la remercions et reprenons la route.

- le retour au local et la distribution entre privilégiés :

Mercredi 26 octobre. Nous sommes de retour de la récup', Marie nous attendait au local anarchiste, elle nous rejoint dans le local cuisine. Régis me dit : « maintenant c'est bonheur, prend ce qu'il te faut pour chez toi. », chacun se sert dans les cartons et les cageots, poivrons, pommes de terre, courges, oignons, persil... et pains aux noix, aux tomates, aux céréales. Anne s'extasie devant la beauté d'un pain de campagne qu'elle fourre dans son sac. Marie prend deux baguettes et quelques poivrons et tomates. Je n'ose prendre qu'un pain. (Plus tard je participerai plus activement à ce partage du butin).

Ainsi, chaque mercredi soir, certains des plus beaux morceaux de la récupération partent avec les glaneurs qui peuvent y voir la récompense de leurs efforts. Il peut arriver que le retour au local débouche sur une sortie au bar ou une phase de discussion prolongée au local même.

La transformation

Cette action se déroule généralement entre 10h00 et 13h00 dépendamment du nombre de cuisiniers et de l'heure d'arrivée des premiers cuisiniers. Ensuite, différentes opérations s'enchaînent.

- L'évaluation du potentiel de la récolte, le choix de la recette :

Amélie fouille les caisses, en sort les plus belles pièces, les plus intéressantes, elle annonce « on va faire un genre de « chili sin carne » avec des brocolis, les beans rouges, les tomates »,

Oscar suggère « qu'on fasse aussi une salade en entrée avec la laitue et les quelques autres légumes qui restent, l'affaire est dans le sac ! ».

- L'organisation des tâches :

Bien que Régis et Anne semblent plus au faite de l'organisation ou sont simplement plus entreprenants, il n'y a pas vraiment de coordinateur et mes premiers instants dans le local baignent dans le flou le plus total. Ensuite, chacun affecte, selon son choix le fruit de son labour à l'une ou l'autre des deux gamelles.

- La récupération d'eau :

Je ne sais pas où récupérer de l'eau, le local étant dépourvu de robinet. Régis me tend un petit récipient, et me dit d'aller me présenter au café Faquin et leur demander d'utiliser leur évier. J'y vais, on m'accueille sans me poser de questions, je remplis la bassine dans l'évier et retourne au local.

- Le nettoyage des aliments, l'épluchage, la découpe, la cuisson, etc...

La distribution

Cette action est relativement brève et peu complexe du point de vue de l'acteur, mais elle englobe la phase de consommation qui reste un point objectif crucial de l'activité. Il s'agit de l'aboutissement d'un processus initié la veille. C'est l'occasion pour les membres de la bouffe collective de manger ensemble et de recevoir parfois des compliments ou des remerciements de la part des consommateurs.

Une consommatrice, une assiette à la main entre dans le local et dit :

- *« C'est fantastique ce que vous faites, vous êtes vraiment formidables ! »*
- *Anne lui répond légèrement excédée : « Mais toi aussi tu peux être formidable ! »*

Régis sort les assiettes et les couverts qu'il pose sur les tables dans le couloir. La semaine dernière Julie a posé une nappe sur les deux tables qui servent pour la bouffe, elle est toujours là. Les premiers consommateurs arrivent. Par deux fois j'entends quelqu'un demander « c'est quoi, c'est pourquoi, c'est gratuit ? » Anne et Julie leur expliquent. Un récipient sur lequel est noté « participation » est posé sur le bord d'une des tables.

Le montant des participations peut s'élever jusqu'à 15 dollars par jour qui sont affectés à l'essence, l'huile, la semoule de couscous ou le riz.

Mercredi 19 avril. Franck pioche allègrement dans la cagnotte sans se justifier. Peu après Marie ouvre à nouveau la boîte et y prend 5 dollars : « pour toute l'essence que je paie à la bouffe j'peux bien me payer un paquet de clopes ! »

Régulièrement, des individus entrent dans le local et remercient l'ensemble des individus qui y sont présents. Ces remerciements viennent souvent au moment de la vaisselle, lorsque les consommateurs doivent pénétrer dans le local.

Le rangement

La vaisselle et le rangement des accessoires peuvent se faire parallèlement à la distribution, mais dans la majorité des cas les plats restent à disposition jusqu'au soir. C'est l'occasion pour certains membres de la bouffe collective de se retrouver après leurs cours ou bien de rester « jaser » autour du local pendant l'après midi. Le pain restera à disposition jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, parfois jusqu'au lendemain. Celle qui pense être la dernière personne sur place connaissant le placement stratégique de la clef fermera la porte avant de vider les lieux.

Jeudi 23 février, 17h30. Anne et Amélie terminent le rangement de la cuisine. Je sors de cours. Elles remplissent des barquettes en plastique avec le reste de taboulé. Le pain reste à disposition jusqu'au lendemain. Elles me demandent de ramener quelques barquettes chez moi parce qu'il en reste trop. Je place deux barquettes dans mon sac à dos. Amélie ferme le local et place, sans prendre de précautions particulières, la clef au dessus du babillard.

Le local reste généralement clos jusqu'à la semaine suivante.

L'ensemble de ces catégories de lieux, d'acteurs et d'actions correspond à un découpage de la réalité construit à travers six mois d'observation participante. À travers leurs discours et leurs actions, les acteurs typifient les différents aspects de la pratique. Tout ne s'est pas toujours déroulé comme je l'ai présenté ici mais dans l'ensemble cette catégorisation témoigne des grandes lignes du processus à l'étude.

La partie qui suit s'attache à l'analyse du phénomène dans sa globalité. Les éléments théoriques y sont articulés avec le terrain et les hypothèses.

3. PARTIE ANALYTIQUE

L'analyse qui suit se fonde largement sur les apports théoriques d'Husserl, Schütz et Berger et Luckmann. Leurs concepts de communauté, communication et typification réciproque servent de toile de fond à l'analyse ce qui contribue à lui donner une teinte phénoménologique. Pour autant, je crois que le fond de ce travail analytique reste sociologique. Il s'appuie sur mes expériences d'observation participante au sein du groupe de la bouffe collective. La réflexion reprend l'ensemble des questionnements de base nécessaires à l'établissement d'un véritable objet de recherche en les dépassant rapidement. Le développement s'attarde sur la construction du monde de la bouffe collective et sur la valeur des objets participants au processus de production.

3.1 La communication nécessaire à l'établissement du lien communautaire

Au fondement de l'action collective comme de tout phénomène social se trouve la communication. Ce phénomène primordial en tant qu'union effective des consciences trouve sa condition de possibilité dans l'intersubjectivité qui elle-même pose l'horizon infini des possibilités sociales à partir de la rencontre de plusieurs individus. Que nous apprend la conception husserlienne de la communication dans l'appréhension du groupe humain qui nous occupe ici ?

En posant l'hypothèse de l'existence d'un groupe « bouffe collective » je suppose une relation sociale privilégiée susceptible de marquer une frontière entre les membres et les non-membres de ce groupe. Or, une conception réductrice de la communication ne nous serait d'aucune aide pour comprendre les mécanismes sociaux permettant de mettre en relief une certaine représentation d'un groupe humain. Effectivement, en s'arrêtant aux notions d'émetteur et de récepteur par exemple, nous laissons de côté tout un pan de la réalité pourtant essentiel à notre réflexion. Dans le langage husserlien on parlera de communauté. Le sens commun nous pousse à déjà considérer les individus participants à l'activité interne d'une institution telle que l'université comme une communauté. On parlera par exemple de la communauté étudiante. Notons que le groupe qui nous occupe ici n'en est peut-être pas un et que le simple fait de baser son activité au sein de l'université n'est en aucun cas la preuve d'une quelconque unité de personnes. Sans prendre pour acquis le fait qu'il existe une communauté étudiante, nous nous attacherons à examiner le caractère potentiellement unitaire des participants à l'activité « bouffe collective ».

Toulemont, dans *L'essence de la société selon Husserl* (1962), nous décrit le phénomène de la communication comme sévèrement conditionnel ; d'abord, la communication présuppose l'apprésentation unilatérale et réciproque des consciences. Dans les couloirs de l'université ou dans la file d'attente de la cafétéria, je peux constater la présence d'un être humain particulier et m'appréserver une partie de sa biographie ou de son enveloppe charnelle sans que, pour autant, celui-ci note ma présence et donc soupçonne mon existence. C'est-à-dire qu'autrui ne m'est pas accessible dans sa totalité, seule une maigre partie de son être est objectivée dans notre réalité commune, cependant, mon flux de conscience reconstruit une totalité partiellement imaginaire considérée comme l'Autre et basé sur les expériences de mon être propre et de l'Autre. En revanche, en passant le seuil du local de la « bouffe collective », il est vraisemblable que je modifie suffisamment le paysage pour qu'un congénère remarque ma présence. Cependant, il est parfaitement plausible que le nombre d'individus présents ou l'intensité de l'activité éclipse ma présence ou la subordonne. Je prends alors conscience de la multitude des individus sans que ceux-ci ne me remarquent. Il n'y a alors pas de communication effective.

En revanche, si je me présente au rendez-vous hebdomadaire qui marque le début de chaque activité, je rencontrerai des individus disposés à me faire entrer dans leur champ de conscience, à condition toutefois que j'en exprime la volonté. Le salut réciproque remplit déjà les conditions d'apprésentation et de réciprocité des premières étapes de la communication, mais il les dépasse en impliquant également une compréhension mutuelle. Chacun comprend les intentions de l'autre en adaptant son comportement à ses attentes. Les individus concernés sélectionnent le mode de salutation jugé le plus adapté à son apprésentation de l'interlocuteur dès lors considéré comme un sujet conscient. Le salut échangé est déjà un acte de communication en tant qu'il est l'objectivation d'une apprésentation réciproque active et consciente de part et d'autre. De plus cette interaction de base de la vie mondaine marque une volonté manifeste d'échange.

Jeudi 2 mars. Une jeune fille se poste sur le seuil de la porte. Alain lève la tête de ses carottes et dit « Allô ! », la jeune fille lui répond, Alain demande « tu viens pour nous donner un coup de main ? », elle répond « ben ouais, ch'uis passée la semaine dernière mais j'avais pas le temps il fallait que j'aïlle en cours...

Ce n'est cependant pas le respect de cette convention sociale qui nous permettra de distinguer le groupe « bouffe collective » en tant que communauté distincte du reste de la communauté étudiante, mais plutôt les actes par lesquels ses membres communiquent, les contenus de leurs communications ainsi que les actes visés par ces mêmes communications. Notons toutefois que cet acte de communication pose les bases d'un monde commun aux interlocuteurs, un monde qu'ils partagent avec d'autres certes mais qui leur permet de déduire un champ de possibles dans lequel ils s'engouffrent.

Jeudi 15 décembre. Julie rapporte « On est allé sur Jean Talon avant Pie IX et on s'est fait emmerder par les mecs de SamyFruit, fait qu'on n'a pas fait une bonne récup' mais à Pie IX la benne de DISTRIBUVIE était full pleine, La Philomobile avançait pas tellement qu'y en avait. »

Le langage employé ici et les termes utilisés sont par exemple propres au Québec et particulièrement à la bouffe collective.

Voyons maintenant les modalités de la communication dans le processus de production de la nourriture récupérée. Les actes permettant l'unification des consciences se multiplient, leurs contenus révèlent un certain nombre d'objets culturels propres à l'activité et leurs visées révèlent un objectif commun. Par exemple, le choix d'une recette pose un acte de communication qui englobe un stock commun de connaissances de la cuisine et des possibilités offertes par le matériel à disposition, de même qu'une représentation plus ou moins similaire de la finalité de l'activité. Ici, les actes de communications peuvent être langagiers, gestuels ou objectivés dans des objets matériels.

Mercredi 29 mars. En entrant, nous trouvons un local sale et désordonné : la vaisselle de la semaine passée est accompagnée d'une légère odeur de pourriture. Régis dit « Ha », il rigole, la main sur sa bouche comme s'il venait de faire une bêtise, je rigole. Je vais faire la vaisselle dans les toilettes pendant qu'il range le local.

Un récipient plein de vaisselle sale laissé sur la table de la cuisine à la fin d'une activité comporte une signification accessible au prochain individu qui prendra conscience de la présence de cet objet, le contenu de la communication est ici chargé par l'« être sale et désordonné » de l'objet en question. L'individu qui trouve la vaisselle sale peut déduire de son présent immédiat une activité passée à laquelle il n'a pas forcément participé. L'objet aura été déposé à l'attention du prochain individu qui pénétrera dans le local avec le désir de participer à l'action collective, si celui-ci ne se reconnaît pas dans l'objet, on ne pourra pas parler de communication dans la mesure où il y aura absence de compréhension.

En revanche, il est possible que ce même individu trouve une signification dans la réalité de l'objet « vaisselle » et prenne la décision de laver et ranger le récipient et son contenu. Comme dans le cas cité plus haut, nous pourrions parler d'une communication non-verbale dont le contenu serait une invitation à faire la vaisselle et l'acte visé serait « la vaisselle » en tant qu'activité contribuant au projet commun. Nous retiendrons de cet exemple qu'au cours de certaines étapes de la production, les contenus de et les actes visés par la communication sont systématiquement liés à une réalité qui dépasse l'individu et ne trouve sa cohérence subjective

que dans l'acceptation consciente de l'existence d'une communauté de consciences qui travaillent de concert à l'élaboration d'un projet commun.

Ce faisant, « la personne individuelle œuvre sans doute, mais elle embrasse par sa conscience les autres personnes à l'œuvre et ce qui est œuvré par elles » (Toulemont, 1962). C'est aussi cette volonté collective en acte qui nous permettra de parler de la « bouffe collective » comme d'une communauté distincte sous-tendant l'existence d'un moi social dans la mesure où « les activités des membres sont orientées dans la même direction et se rapportent à un centre défini qu'est l'association même » (ibid.).

Ce que Toulemont (1962), après Husserl, appelle le volume d'acquêts nous renseigne également sur l'unité culturelle du groupe. Bien qu'on ne puisse pas proprement parler de générations concernant la « bouffe collective », il est tout de même possible de considérer que le roulement des participants à l'activité d'une session universitaire à l'autre s'apparente sensiblement au même phénomène. Chaque nouvel arrivant est confronté à une réalité qui lui préexiste. Le local survit aux individus comme un certain nombre d'objets matériels et immatériels. Ainsi, les plus anciens membres seront les garants d'une certaine connaissance du processus de production, des pratiques, des lieux de récupération, des horaires...

Mercredi 1^{er} mars. Julie, Alain et moi avons attendu Anne jusqu'à 18h00 mais elle n'est pas venue. Après avoir appelé chez elle ainsi que chez Régis nous avons décidé de changer d'objectif et de nous rendre à Atwater. Anne, Oscar et Régis connaissent l'emplacement exact de DISTRIBUVIE et le trajet pour s'y rendre. Plan de substitution : Atwater.

Chaque objet de ce type recèle une texture signifiante qui contribue à garantir l'unité de la communauté en suscitant la curiosité des nouveaux et la négociation avec les anciens. Ces objets culturels signifiants sont nommés « acquêts » dans le langage husserlien. Du fait de sa jeunesse, la communauté « bouffe collective » ne dispose que d'une quantité limitée d'acquêts. Ces derniers sont très ancrés dans l'immédiat car ils reposent essentiellement sur des liens entre contemporains bien que certains objets sont le fait d'individus qui ne sont plus présents. La communauté de temps et d'espace est relativement limitée à la pratique, elle prend véritablement corps entre les rendez-vous, l'automobile, les quelques lieux de récupération, la cuisine et le rythme universitaire.

3.2 La construction collective du « monde de la bouffe collective » à travers les typifications réciproques

La communication, en permettant le partage d'un monde commun, pose aussi les conditions de possibilité de ce que Schütz appelle les typifications réciproques qui contribuent à la multiplication des représentations collectives ciment de la communauté. La « bouffe collective » est à la fois organisée et objet d'interprétation. Chaque objet est perçu dans mon horizon familier (réserve de connaissances disponibles), cet horizon familier est constitué de l'ensemble de nos pré-expériences typiques, c'est à dire « porteuses d'expériences potentielles dont on s'attend à ce qu'elles soient similaires à celles du passé » (A. Schütz, 1987). Ce sont précisément ces pré-expériences typiques qui m'ont permis de surmonter sans encombre l'épreuve de la salutation citée plus haut.

C'est parce que j'ai appris la signification d'un « bonjour » ou d'un signe de tête dans mes cercles de socialisation primaire et secondaire que je suis capable d'associer ce type de comportement à une situation particulière et de l'interpréter. Dans le cadre précis de mon expérience immédiate de la « bouffe collective », mes pré-expériences typiques des objets culturellement situés « poubelles » ou « ordures » m'incitent à projeter certaines attentes sur ces mêmes objets. Ma connaissance de l'objet issue de mon expérience se transférant sur tout autre objet similaire, perçu seulement quant à son type, je ne m'intéresse qu'à l'être « contenant d'ordures bien pratique lorsque je souhaite me débarrasser définitivement d'un papier gras ou d'un trognon de pomme » de l'objet poubelle. Je ne mobilise que les éléments pertinents dans la caractérisation de l'objet en question en fonction de mes préoccupations du moment.

Dans le cadre de la « bouffe collective », les éléments pertinents retenus pour caractériser une poubelle ne sont plus les mêmes. La pratique met en échec mes pré-expériences et me contraint à revoir mes schèmes de pertinence afin de les adapter à l'objectif commun. Ainsi nous ne retiendrons plus l'être « contenant d'ordures » de l'objet « poubelle », mais bien son être « contenant de d'objets potentiellement comestibles ». Ceci opère dans ma conscience un changement de perspective qui me rapproche de la conscience des autres membres de la communauté. La poubelle prend désormais une signification particulière lorsque je me situe dans l'activité de la « bouffe collective ». Par ailleurs, cette nouvelle expérience venant s'ajouter à mon stock de connaissances relatif à l'objet typique poubelle, je dispose désormais de nouveaux éléments pertinents à mobiliser chaque fois que l'objet « poubelle » sera mobilisé par ma conscience. Après cinq mois et demi de participation à la bouffe collective, je note dans mon journal :

Samedi 6 mai. Depuis que je participe à la bouffe collective je me surprends parfois, en marchant dans la rue, à regarder dans les poubelles, à soulever les couvercles des bennes. Je me demande si j'agis de la même façon en France dans la ville où j'ai grandi, supporterais-je le jugement des autres ?

Cet événement révèle un élément que nous n'avons pas encore pris en considération dans notre exposé. Le schéma de pertinence mobilisé par chacun est directement lié à sa situation biographique, son environnement physique et socioculturel. Ce qu'A.Schütz appelle les consociés, c'est-à-dire les participants au projet commun qui sont, de fait, mutuellement impliqués dans la biographie l'un de l'autre. Individuellement les consociés procèdent par auto typification, ils ne mobilisent réellement qu'une partie de leur personnalité dans le cadre de l'activité et ce n'est que cette partie qui est validée par le groupe et tend à être institutionnalisée comme guide de comportement.

Par exemple, celui qui aura le malheur de prêter les clés de son automobile sera instantanément typifié en fonction du potentiel qu'il offre au groupe, il sera typifié en tant que « propriétaire d'une automobile susceptible d'être utilisée pour la récup' et conduite par un autre ». Il est clair que la personnalité de celui-ci ne se réduit pas à son sens du sacrifice même dans le cadre strict de la « bouffe collective ». C'est aussi cette capacité à l'autotypification qui permet aux membres de la bouffe collective de se repérer dans la réalité extérieure à l'activité de la communauté. Si, en compagnie des autres membres de la bouffe collective je sais que l'on attend de moi que je plonge dans les bennes à ordures pour en sortir la substantifique moelle, je sais aussi que lorsque je suis dans la rue avec mes parents, ceux-ci n'attendent pas de moi que je fasse de même.

L'histoire personnelle de l'individu propose un champ ouvert de typicalité. Ce champ lui permet d'interagir dans des domaines qui lui sont inconnus en modulant ses attentes en fonction de l'immédiateté des situations. N'importe quel nouvel objet saisi par la conscience est susceptible d'être associé à quelques éléments du stock de connaissance de l'individu et prendre ainsi une forme qui sera mobilisable à l'avenir par la conscience. Le fait que les individus soient capables de constituer une recette comestible sur la base des éléments découverts dans les poubelles et donc relativement « non choisis » est révélateur sur ce point.

Le monde de la bouffe collective est intersubjectif et culturel ; intersubjectif parce qu'on y trouve plusieurs individus conscients œuvrant de la même façon, subissant les mêmes influences et se comprenant les uns les autres. Un monde de culture parce que chaque objet tend à acquérir une signification liée ou non à l'histoire du groupe et de sa pratique.

Une poubelle quelle qu'elle soit est le fruit d'une activité humaine indépendante de la volonté du groupe. Les fruits et les légumes ont acquis leur statut de déchet ou d'ordure de la même façon.

Chacun s'accorde sur le fait que ces denrées ne sont pas arrivées là par l'opération du saint-esprit et qu'elles participent d'une réalité partagée par tous ; il s'agit bien d'objets culturels. Idem pour l'ensemble des objets matériels type électroménager (par exemple) présents dans le local cuisine.

Mercredi 7 décembre : Alors qu'Anne parle de se procurer une nouvelle plaque électrique parce que « celle ci ne chauffe pas très bien », Mathieu intervient en rappelant que cette plaque appartenait à ses grands-parents qui ne l'utilisaient plus et qui lui en ont fait don avant que lui même ne la donne à l'Agite Bouffe.

Tous ces objets recèlent une texture signifiante indépendamment de l'activité du groupe et bien que leur implication dans le processus de production les charge d'une certaine pertinence, celle-ci ne leur est pas intrinsèque.

Les biographies individuelles par leur proximité permettent aux individus d'économiser des actes de communication qui pourraient viser l'interprétation de la signification objective de certains éléments de la réalité. Ainsi, chacun prend pour acquis que l'individu qui se trouve à ses côtés soupçonne l'existence d'objets communément nommés « poubelle », « billet de banque », « automobile », « fourchette », « poêle à frire », etc.

Il est vrai que le fait que l'ensemble de la population de la « bouffe collective » ait été socialisée dans une société occidentale facilite largement les modalités de l'action collective. Les membres de la communauté communiquent en présupposant un grand nombre de données qui sont directement liées à leur biographie. En tant que français, la signification de certaines expressions typiquement québécoises m'échappe complètement, cependant les langues française et québécoise disposant des mêmes structures de phrase interrogative, je peux aisément interrompre mon interlocuteur et lui demander de préciser l'objet visé par sa conscience.

La condition de base nécessaire au bon déroulement de cet événement reste la réalité intersubjective de notre monde commun. En agissant de concert, chacun accepte que l'autre puisse comprendre ce que lui comprend en se mettant à sa place. Les différentes perspectives d'action issues de leurs biographies respectives ne sont pas nécessairement pertinentes pour l'action qui les occupe, c'est-à-dire la récupération de nourriture. Seuls sont mobilisés les éléments pertinents à la production et à la justification subjective de l'action, en l'occurrence les connaissances liées au domaine culinaire, au code de la route ou aux conventions sociales de base permettant l'interaction.

De manière générale, les éléments pertinents dans l'objectivation de la signification de l'action relèvent du processus de production et de sa finalité objective. À cet effet, la communauté des

consciences forme des constructions typiques en accord avec son propre système de pertinence. Par exemple, chaque lieu de récupération fait l'objet d'une construction collective objectivée dans un langage propre au groupe, ainsi on entendra parler de « Pie IX » ou « Jean Talon » et chacun sait que dans le contexte de la « bouffe collective » ces expressions n'ont aucun lien avec un pape du XIX^{ème} siècle ou un administrateur français du XVII^{ème} mais avec les lieux réguliers de récupération.

En tant qu'objets typiques ces deux expressions sont associées à un ensemble pertinent d'éléments qui sont particulièrement signifiants pour les membres de la communauté. Comme le note Schütz (1987), le langage vernaculaire reste le moyen typifié par excellence de transmission de la connaissance. Il est communément admis que la langue utilisée dans le cadre de l'activité est le Français québécois augmenté des locutions comme « récup' », « Samy Fruit », « pain aux tomates séchées » ou « philomobile » qui ont une texture signifiante particulière pour les initiés (cf : l'observation cité p50).

Cette modalité de la communication favorise la transmission des connaissances et l'interprétation collective d'un objet.

Nous aborderons à présent la question de la signification subjective de l'action.

Schütz (1987) distingue l'action de l'acte, la première se rapporte à l'ensemble des projets de conduite humaine et le second au résultat de ce processus. Avant d'agir, je dois pouvoir me représenter un futur, je dois pouvoir imaginer l'acte. Dans cette optique, je mobilise mes connaissances présentes basées sur mes expériences passées. Il s'agit d'une idéalisation qu'Husserl exprime par le « je peux le faire à nouveau ».

Une action peut être posée dans le cadre d'un projet global sans que soit accessible à la conscience d'autrui l'ensemble du projet. Seul celui qui pose l'action est susceptible d'en connaître les tenants et les aboutissants véritables. Dans le cas de la bouffe collective, chacun parvient à une connaissance plus ou moins précise du projet global d'autrui dans la mesure où le même processus se répète chaque semaine. Je définis les capacités de la conscience d'autrui par rapport aux capacités de ma propre conscience ; je présuppose que comme moi, « Il » est capable de « le faire à nouveau ». Ainsi, je plonge dans la benne à ordures pour récupérer des légumes ou des fruits dans le but entendu de stocker, transformer puis donner ces mêmes objets. Ces motifs sont accessibles à la conscience de mes consociés par un effort minime d'interprétation. En revanche, ces mêmes consociés ne peuvent en aucun cas se représenter les motifs fondamentaux de ma présence et mon engagement dans le groupe. Il se pourrait parfaitement que j'aie opté pour une observation participante non avouée auquel cas aucun des membres de la « bouffe collective » ne serait en mesure de comprendre ce qui motive véritablement mon action.

Malgré la proximité spatio-temporelle des consociés, l'interprétation subjective reste relativement aléatoire et l'est de plus en plus au fur et à mesure que les degrés d'anonymat, d'étrangeté et d'espace qui les séparent augmentent. Ainsi, les participants réguliers à la « bouffe collective » partagent une réalité à laquelle n'ont pas accès les individus qui ne participent que de façon occasionnelle. Pourtant, chacun peut participer au processus de production en parfaite adéquation avec les attentes des différents membres.

Ce phénomène implique l'existence d'une réalité intersubjective de base partagée par tous. Il s'agirait en quelques sortes d'une succession de couches de la réalité de la pratique dont l'accessibilité à la conscience dépend du stock d'expériences pertinentes. La participation exceptionnelle d'un individu pratiquant la récupération à titre personnel nous renseigne sur ce fait ; il se présente au rendez-vous et adapte son comportement aux attentes des initiés, les premières phases de socialisation lui demande un effort d'attention certain. En revanche, dès lors qu'ils entrent dans le vif du sujet, c'est-à-dire une fois que le groupe se trouve sur le terrain de la récupération à proprement parler, celui qui était un novice dans les premières phases du processus devient un expert dans le domaine qui lui est familier. L'exemple d'Adeel nous renseigne sur ce point :

Mercredi 12 avril. Arrivés à Jean Talon nous retrouvons un ami d'Anne qui nous attendait. Il s'appelle Adeel, il est anglophone. Anne l'a rencontré lors d'une réunion de l'association Solidarité Sans Frontière. Il laisse son vélo sur place et nous accompagne à Pie IX. Dans la voiture, il m'explique qu'il ne connaît pas la bouffe collective mais que lui même pratique la récupération à titre individuel et qu'il répertorie actuellement les différents lieux de récupération à Montréal pour en faire profiter les plus démunis. Une fois sur place, il sort de son sac une lampe frontale et un couteau, retrousse ses manches et plonge dans la benne à ordures comme les plus anciens membres de la communauté.

Toutefois, bien qu'une partie non négligeable du processus soit signifiante pour lui, l'ensemble du projet commun lui reste étranger et seule une expérience totale de la pratique lui permettra d'autotypifier son comportement en accord avec les autres membres de la communauté.

3.3 La « bouffe collective » considérée comme processus de valorisation et sa réalité extérieure

Nous avons exploré la réalité subjective de la pratique de la « bouffe collective » à travers la communauté constituée et les typifications réciproques qui la sous-tendent. Mais en nous limitant à l'expérience des consociés, nous avons sous-estimé tout un pan de la réalité de la

pratique. En effet, si la cohérence du groupe implique une représentation collective du processus et de sa finalité objectivée, qu'en est-il de la bouffe collective du point de vue de l'observateur extérieur ?

Au-delà de la conscience des membres de la communauté, la pratique possède une texture signifiante propre qui dépasse les subjectivités individuelles. Si le spectacle des fruits et légumes réduits au rang d'ordures dans une poubelle est aussi l'étape finale d'un processus de dévalorisation objectivée, alors qu'est ce qui est objectivé dans la réalité donnée par le produit final issu du processus de production de la « bouffe collective » ? Quelle signification objective accorder à l'objet final considéré comme l'extrémité d'un processus collectif de valorisation ?

Chaque action objective une réalité qui devient accessible à la conscience d'autrui en se fondant dans une réalité commune. Qu'en est-il de la signification objectivée dans la pratique au sein de la réalité objective de la répartition sociétale des ressources alimentaires ?

Nous nous sommes attachés jusqu'à présent aux étapes du processus qui ne mettaient en scène que les membres de la communauté. Pourtant le processus de production engage des individualités qui tout en étant parfaitement indispensables au bon fonctionnement de l'organisation en sont indépendantes. Nous passerons outre les membres et les règles de la communauté universitaire et leur rôle primordial dans l'unité spatio-temporelle de la communauté, mais nous nous pencherons plus précisément sur la fonction des institutions marchandes qui échangent des objets avec les membres de la « bouffe collective ».

Si la plus grande partie des produits transformés au cours du processus de production est récupérée et fait l'objet d'une appropriation unilatérale et non concertée, un certain nombre d'objets sont échangés dans le circuit traditionnel marchand. Ainsi, l'essence nécessaire à l'utilisation de l'automobile ou le riz et les fèves sont achetés à divers organismes à but lucratif. Dans ces cas précis, l'action de la communauté entre dans un système de références extrêmement codifié et parfaitement indépendant de la volonté des membres de la communauté. Même si une certaine marge de manœuvre reste existante dans le choix de l'institution marchande, l'acte d'échange pose une réalité objective qui ancre le produit de l'activité dans un système d'objectivation qui déborde le simple cadre de la communauté. La valeur des produits échangés est objectivée dans le prix. Dès lors, une partie de la valeur produite par les membres de la communauté n'est plus uniquement liée à la subjectivité de la communauté, elle pénètre dans la réalité objective du circuit marchand.

Chaque membre de la « bouffe collective » dispose d'un stock de connaissances suffisamment large et adapté à la société montréalaise pour comprendre que les produits présents dans les poubelles sont issus d'un processus de dévalorisation qui prend sa source à l'extrémité d'un

processus de valorisation mis en échec par le marché. Nous rappellerons ici que les poubelles qui suscitent l'intérêt des membres de la « bouffe collective » sont aussi typifiées en fonction de leur pertinence de lieu et de contenu. Chacune des poubelles est considérée du point de vue de sa teneur potentielle en produits comestibles, ainsi il s'agira exclusivement des poubelles d'institutions marchandes telles que des marchés urbains ou des plateformes de distribution (Jean talon, Pie IX ou Atwater). La présence de ces produits dans une poubelle objective donc leur absence de valeur marchande au moins du point de vue de leur ancien propriétaire. Toutefois, le simple fait que quelqu'un s'y intéresse confère à ces objets une certaine valeur.

Mercredi 30 novembre. Alors que nous nous approchions des stocks d'ordures empaquetés par les employés de SamyFruit et déposés à côté des autres poubelles, un individu s'approche de nous en gesticulant et nous somme de ne pas toucher à ces poubelles. « C'est pas à vous ça! Vous touchez pas ça! ». Nous ne sommes pas parvenus à instaurer le dialogue. Nous avons donc attendu un peu avant de revenir discrètement. Quelques minutes plus tard nous verrons les éboueurs emporter la totalité des poubelles.

C'est sur la base d'une considération marchande que ces produits ont été considérés sans valeur. On pourra réduire cette réflexion au fait que le propriétaire de ces objets ne les désirait plus. D'une quelconque manière ces objets étaient dotés d'une valeur négative qui, objectivée dans une équivalence monétaire représentaient une perte. La valeur marchande du produit étant mesurée à l'écart qui existe entre le potentiel de satisfaction qu'il représente pour un offreur et pour un demandeur, cet écart est objectivé dans un prix susceptible d'être concrétisé par le biais de l'intermédiaire monétaire (Simmel, 1977). Il s'agit là des modalités d'un comportement économique particulier qui a cours dans le circuit marchand. Ici, ce que Marx appelle la valeur d'usage est subordonné à la valeur d'échange. La première est parfaitement subjective et correspond à l'écart entre le désir du sujet jouissant et la satisfaction subjective du besoin qu'il est censé procurer. La Nième caisse de courgettes dénichée par les glaneurs aura toujours plus de valeur à leurs yeux que la N + 1ième caisse de courgettes. Pourtant, une courgette reste une courgette. La seconde est objectivée par l'entrée en jeu d'une deuxième partie ; l'objet entre dans un système d'équivalence où sa valeur n'est plus réduite au jugement d'un individu mais de deux, et ce dans l'optique d'un échange. La valeur de l'objet est alors objectivée dans la distance qui sépare les concessions que sont prêts à faire les deux individus en vue de satisfaire leur besoin. Ainsi, lorsqu'un premier glaneur en rencontre un second et que ceux-ci ne participent pas au même processus de valorisation des produits, qu'ils n'appartiennent pas à la même communauté d'action, il peut arriver que le premier suggère au second de procéder à un troc. Dans ce cas, chacun va évaluer les valeurs respectives qu'il accorde subjectivement à chaque objet mis en balance. La rencontre de ces deux subjectivités donne naissance à l'objectivation de la valeur des objets dans l'échange.

Mercredi 21 février. Un homme est déjà présent. Il se tient debout au milieu de la benne de DISTRIBUVIE. Alain, Oscar, cet homme et moi sommes seuls autour de l'entrepôt. Nous le saluons, il nous salue. Quelques minutes plus tard il nous demande de bien tout ranger après notre passage « sinon, ils nous laisseront plus venir » dit-il. Oscar lui tend une petite caisse de fraises récupérée plus tôt. Il accepte et retourne à son auto avant de revenir avec un sac de raisins qu'il lui donne en retour.

Il apparaîtra par exemple que dans cette situation-ci une caisse de fraises valait un sac de raisins. La valeur de la caisse de fraises dépasse alors la subjectivité des individus pour prendre corps dans la réalité objective de l'échange créée par l'intervention d'un étalon imaginaire et objectivant.

On a bien compris ici que, d'une part, la valorisation d'un objet comme sa dévalorisation sont le fruit d'une conduite humaine particulière et d'autre part que chaque objet est doté d'une valeur objective et subjective. La question qui s'impose alors est la suivante : qu'est ce qui distingue les membres de la bouffe collective des anciens propriétaires des objets récupérés dans leur rapport aux objets ?

Karl Polanyi dans sa recherche sur l'origine politique et économique de notre temps distingue quatre principes de comportements économiques.

Le premier principe est celui qui gouverne l'administration domestique ; les besoins sont définis et la production et l'accumulation des produits sont destinées à la satisfaction de ces besoins. La particularité de ce principe réside dans le fait que le caractère finit des besoins pose une limite à l'accumulation. Dans le cas de la « bouffe collective », il est possible de considérer que les besoins sont finis puisque bien que le nombre des consommateurs finaux reste variable, les glaneurs n'accumulent jamais plus de nourriture que ce que peut contenir l'automobile.

Le second principe est celui de la réciprocité ; il s'agit d'une suite durable de dons. Ici le don est considéré comme fait social élémentaire, chaque don entraîne un contre-don et nourrit ainsi le lien social. Malgré leur grande variété de motivations possibles, les dons ont pour point commun de ne pas être des échanges dépersonnalisés, « par le don, on mêle son âme à l'autre » (Marcel Mauss, essai sur le don). Ici, les échanges sont donc extrêmement personnalisés à tel point que la valeur du produit est intégralement dépendante de la représentation que le donataire se fait du donneur. Lorsqu'un des membres de la « bouffe collective » prête son automobile à l'un de ses consociés, il lui concède une partie de sa personnalité, celui qui accepte prend conscience d'un nouvel aspect de sa personne, il accepte de porter le fardeau de la responsabilité au nom de la communauté. Ici, les dons de personne à personne sont toujours associés à l'action collective, ainsi chaque dette contractée par un donataire est prise en charge par la communauté. Le contre

don s'effectue collectivement. Celui qui aura donné de son temps ou de son énergie pourra en toute légitimité exiger une partie du produit final, rétribution minimale de l'investissement personnel. Au-delà de cette considération hasardeuse, nous pourrions également prendre en compte l'ensemble des attentions conscientes que chacun peut avoir à l'égard de ses consociés : une « courte échelle » à quelqu'un qui veut plonger dans la benne à ordures, une main tendue, une porte ouverte avec courtoisie ou un couteau pour éplucher une pomme... Tous ces petits gestes ne sont pas exclusifs à la pratique de la « bouffe collective » mais sont indispensables à son bon fonctionnement. En effet, si l'on considère non plus les objets matériels circulant dans les différents systèmes d'échange mais les liens sociaux objectivés dans les actes communicationnels, on s'aperçoit que ceux-ci, en tant qu'objets ne paraissent pas moins désirables que les premiers.

Est-il possible que l'énergie investie par chacun des consociés de la bouffe collective soit un don au sens où Alain Caillé l'entend, c'est à dire « toute prestation de bien ou de service effectuée sans garantie de retour, en vue de créer, recréer ou nourrir le lien social » (Caillé et Godbout, 1992) ? Il s'agit bien de valeur échangée au cours d'une activité collective. À qui appartient le légume une fois sorti de la benne à ordures alors qu'il passe déjà de main en main ? Les actes posés par les membres de la « bouffe collective » sont subjectivement valorisés. Cependant, l'absence d'échange concret ne permet pas le passage de la subjectivité affective à la valorisation objective.

Le troisième principe mis en évidence par Karl Polanyi est la redistribution. Ici, la production est remise à une autorité centrale qui détermine les besoins et la division du travail qui en découle puis redistribue la richesse en accord avec ses orientations politiques. L'organisation horizontale de la communauté ne nous permet pas de parler de redistribution. Toutefois, si l'on considère les consommateurs comme une communauté de sujets et la communauté de la « bouffe collective » comme une autorité centrale, la notion de redistribution pourrait se révéler pertinente. Mais le trop faible degré de dépendance des consommateurs à l'égard du service produit nous pousse à remettre en question la valeur heuristique de cette réflexion. D'ailleurs, l'absence de communication (au sens où nous l'avons entendu plus haut) au sein de ce groupe nous empêche de parler de communauté.

Enfin, le principe de marché est celui qui nous permettra de caractériser la logique à l'œuvre dans les institutions qui se trouvent en périphérie de la pratique étudiée. Ici, l'échange repose sur un équilibre entre l'offre et la demande. La valeur « prix » est exprimée dans l'équivalent général « monnaie ». Le principe de marché pose une situation de pénurie dans laquelle des besoins infinis doivent trouver leur satisfaction dans l'exploitation de ressources limitées. Nous ne développerons pas plus avant ce que nous avons déjà expliqué plus haut concernant la valeur d'échange.

En effet, comme on l'a vu plus haut, il apparaît que les principes qui animent la volonté des membres de la bouffe collective se distinguent de ceux qui gouvernent les institutions marchandes dont certaines sont responsables de la présence des objets récupérés dans les poubelles. L'observation qui suit illustre l'ordre des priorités dans un processus décisionnel de la bouffe collective.

Mercredi 29 mars. Crise. Nous n'avons pas de voiture, Régis a enfermé les clefs de l'auto dans l'auto. Après avoir essayé en vain de crocheter la serrure nous envisageons des solutions de substitution. Aucune des personnes mobilisées habituellement n'est disponible. Oscar suggère que nous prenions le métro. Cette solution est écartée car nous n'aurions pas le loisir d'y embarquer les quantités nécessaires. Il suggère alors d'utiliser l'argent de la cagnotte pour prendre un taxi. Cette solution est envisagée au cas où Régis ne parvient pas à joindre une amie à lui. Finalement c'est une amie de Régis qui nous prête son auto le temps de la récup'.

Il est remarquable que la définition des besoins et l'absence d'intermédiaire monétaire dans le processus de valorisation des produits jouent un rôle déterminant dans la construction sociale de la réalité de la « bouffe collective ». Qu'est ce qui rend ces objets désirables pour la communauté en question ? Quel besoin cherchent-ils à satisfaire ? Qu'est ce qui fonde la valeur de l'objet dans le processus de production ?

Comme on l'a vue, la valorisation subjective des objets procède des typifications réciproques qui jalonnent le processus productif. On a vu aussi que la valeur de l'objet est subjectivée dans la distance qui sépare le désir du sujet de sa satisfaction. Or, les repas sont offerts sans garantie de retour. Aucun échange concret ne vient objectiver la valeur du produit final. L'individu qui reçoit une partie du produit final ne dispose que de sa subjectivité pour accorder une valeur au don¹⁷.

L'objet final fonctionne simplement comme satisfaction pulsionnelle, comme jouissance, il n'est qu'à une distance subjective du sujet en l'absence de déterminations concrètes que pourraient être les obstacles (Simmel, 1977). En tant qu'objet typique, le repas est aussi le résultat de l'activité collective et contribue donc à nourrir une représentation unitaire de celle-ci. Faut-il pour autant réduire la signification de la pratique à un don d'une communauté à une multitude de sujets conscients ? Nous aurions alors affaire à un processus collectif de valorisation débouchant sur un éclatement de la valeur objective en une multitude de valeurs subjectives. En investissant leur temps et leur énergie dans la production, les consociés construisent aussi des attentes auxquelles la pratique répond d'une façon ou d'une autre. Or, si la rencontre de l'offre de service avec sa demande peut satisfaire les attentes du moi constitué par la communauté, l'objet des désirs individuels n'est toujours pas identifié.

¹⁷ A l'exception des quelques individus qui font don de monnaie en utilisant le réceptacle prévu à cet effet et posé à côté des couverts lors de la distribution.

ÉLÉMENTS DE RÉPONSE EN GUISE DE CONCLUSION

Les typifications d'actions et d'acteurs intègrent des données spatiales et temporelles qui situent l'action dans la totalité biographique de l'individu. Ces typifications sont parties prenantes du système de perspectives propre à chaque individu dans sa personnalité « bouffe collective ». Ce phénomène contribue à introduire une distance entre l'objet « action » et le sujet lui permettant de comparer et donc de valoriser subjectivement l'énergie qu'il a dépensée. Dans la réalité objective de la « bouffe collective », il devient raisonnable de passer deux heures dans une récup' de légumes. On dira « c'est ce que ça prend ». Simmel nous dit que « dès qu'on utilise notre énergie dans le but de faire quelque chose, elle passe de la série réalité à la série valeur ». Il entend par là que l'absence d'une deuxième partie peut être compensée par une personnification de l'ordre des choses et il cite l'exemple de l'agriculteur qui cultive la terre pour sa propre consommation : celui-ci donne son énergie à la terre qui lui rend le fruit de son labeur en retour.

Au sein de la communauté « bouffe collective », chaque action est dotée d'une valeur objectivée dans le rapport des « dépenses temporelles et énergétiques » de chacun. Sans tomber de la quantifiable à outrance, il faut noter que chaque consocié dispose d'une connaissance de la pratique telle que la valorisation est inévitable, qu'elle soit objectivée dans un acte communicationnel (les félicitations sur la ponctualité, ou inversement, les reproches fait à un retardataire par exemple) ou pas.

De même, les acteurs sont valorisés en fonction des types dont ils relèvent ; un chauffeur est indispensable au bon fonctionnement de l'organisation, chaque membre de la communauté est capable d'apprécier la distance qui sépare une situation de récup' avec et sans chauffeur.

Cette forme de valorisation est propre à la communauté et n'a de validité objective qu'en son sein. Le circuit d'échanges réciprocaires qui nourrit le lien social dans la communauté tend à valoriser l'action de chacun ainsi que celle du groupe dans sa globalité. L'absence d'intermédiaire monétaire empêche l'échange de se dépersonnaliser et renforce le sentiment d'interdépendance entre les individus en rapportant systématiquement la valeur d'une action ou d'un acteur à la conscience de chacun. Le jugement est fondé sur une réalité objective au sein de la pratique mais celui-ci perd sa validité dans une réalité extérieure à la communauté. Les temps de récupération et de transformation sont l'occasion de nombreuses typifications réciproques alors que les

échanges marchands ne nécessitent qu'un consensus sur l'objet monnaie qui dépersonnalise l'échange en réduisant la subjectivité des deux parties à un étalon pré donné.

En multipliant les actes communicationnels dont les contenus sont des objets typifiés réciproquement, les participants à l'activité de la bouffe collective forment une communauté dotée d'un moi social. La chaîne d'actions typifiées de la « bouffe collective » aboutie à la production d'un objet que tout le processus contribue à valoriser sur la base des contributions individuelles. Il s'agit d'un don de la communauté à une multitude de sujets conscients mais ne constituant pas une communauté au sens husserlien. La valeur du produit est alors purement subjective et difficilement accessible à la conscience des producteurs.

La construction collective du monde commun de la bouffe collective est le fruit des typifications réciproques d'actions et d'acteurs qui contribuent à distancier le sujet de l'objet de son désir. Si l'on considère que les actions et les interactions de la « bouffe collective » sont désirables en tant qu'objets, au même titre qu'un bon repas, et que l'objectivation en acte peut satisfaire les individus, il est plausible que le processus de production mis en place par les consociés de la « bouffe collective » vise finalement l'objectivation de la valeur subjective des individus et du groupe par le biais de valorisation subjective du produit final. Finalement, quelle que soit la valeur objective ou subjective du produit final issu du processus de production de la « bouffe collective », l'objet dont la valorisation est objectivée dans la pratique c'est la communauté elle-même en tant que représentation collective et à travers elle chacun des consociés dont une part de la personnalité est typifiée dans sa construction.

BIBLIOGRAPHIE

- AUBENAS, Florence et Miguel BENASAYAG (2002). *Résister, c'est créer*, Paris, La Découverte, 122 p.
- BERGER, Peter et Thomas LUCKMANN [1966] (2003). *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 288 p.
- BOLTANSKI, Luc et Eve CHIAPELLO (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.
- BOLTANSKI, Luc et Laurent THEVENOT (1991). *De la justification, les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre et Jean Claude PASSERON (1964). *Les héritiers : les étudiants et la culture*. Paris, Editions de minuit.
- CAILLÉ, Alain (1994). *Don, intérêt et désintéressement. Bourdieu, Mauss et quelques autres*, Paris, Éditions La Découverte/MAUSS, 301 p.
- CALLON, M. et LATOUR, B. (1997), « "Tu ne calculeras pas" ou comment symétriser le don et le capital », *Revue du MAUSS semestrielle*, n° 9, premier semestre, Paris, La Découverte
- CHÂTEL, Vivianne et Marc Henry SOULET (1996). « L'exclusion, la vitalité d'une thématique usée », in, PAUGAM, S. *L'exclusion, l'état des savoirs*. Paris, La Découverte.
- DELESTRE, A et VINCENT, G (2003). *Les chemins de la solidarité*, Paris, L'Harmattan.
- DOBRÉ, Michelle (2002). *L'écologie au quotidien, éléments pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 352 p.
- EPEE, Arianne, *donner aujourd'hui, éléments pour une sociologie du don caritatif*, thèse de doctorat, Lille, Université Lille II.
- GARIBAL, Gilbert (1998). *Guide du bénévolat et du volontariat. 60 associations humanitaires pour être solidaire*, Marabout, 352 p.
- GODBOUT, Jacques T. en collaboration avec Alain Caillé (1992). *L'esprit du don*, éditions du Boréal, 344 p.
- GODBOUT, Jacques T. (1996). *Le langage du don*, Fidès.
- GODBOUT, Jacques T. (2000). *Le don, la dette et l'identité*, éditions Boréal.
- GODELIER, Maurice (1996). *L'énigme du don*, Paris, Fayard, 315 p.

- HUSSERL, Edmund (1969). *Méditations cartésiennes : Introduction à la phénoménologie*, Paris, J.Vrin, pp. 102 à 115.
- JACCOUD, Mylène, MAYER, Robert (1997). « L'observation en situation et la recherche qualitative », dans POUPART J. et al. *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Gaëtan Morin.
- JETTÉ, Christian (2003). *Du don comme principe de justification*, Montréal, LAREPPS/UQÀM, 53 p.
- KAUFMANN, Jean Claude (1996). « Le renversement du mode de construction de l'objet », in, *L'entretien compréhensif*, Nathan Université, collection 128, pp. 11 à 31.
- LAVILLE, Jean Louis (2000). « Economie et solidarité, esquisse d'une problématique », dans *L'économie solidaire*, Paris, Desclée de Brouwer, pp11 à 89, sur 410 p.
- LÉVESQUE, Benoît, BOURQUE, Gilles L. et Éric FORGUES (2001). *La nouvelle sociologie économique*, Paris, Desclée de Brouwer, 268 p.
- LEBLANC, Jérôme, NOISEUX Yannick et Alain SILVESTRO (2005). *Pratiques solidaires dans la relation d'échange : Monographies d'initiatives au Québec*, Montréal, copublication CRISES/ARUC-ES, 151 p.
- MARX, Karl [1867] (1993). *le capital, livre premier*, Paris, Presses Universitaires de France
- MAUSS, Marcel [1950] (1999). *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 482 p.
- MARRIS, Bernard (2003). *Anti manuel d'économie*, éditions Bréal.
- POLANYI, Karl [1944] (1983). *La grande transformation*, Paris, Gallimard, 419 p.
- QUINTAL, Vanessa. 2003. « Miam Miam, les bonnes vidanges ». *le devoir* (Montréal), 19 juin.
- RAMOGNINO, Nicole (1992). *L'observation, en résumé de la réalité, de quelques problèmes épistémologiques du recueil et du traitement des données*. *Current sociology*, vol 40, n°1, pp. 55 à 75.
- TOULEMONT, René (1962). *L'essence de la société selon Husserl*, Paris, PUF, 345 p.
- SCHÜTZ, Alfred (1987). *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens, Klincksieck, 286 p.
- SCHWARTZ, Agathe (2006). « Les objets ». *SES PLURIELLES*.
- SIMMEL, Georg [1977] (1987). *Philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 662 p.
- VAKALOULIS, Michel (2003). *Vers un nouvel anticapitalisme*, Le Félin.
- VARDA, Agnès (2000). *Les glaneurs et la glaneuse*, Ciné Tamaris.

Sites Internet

<http://www.rccq.org/publications/statistiques.html>

<http://freegan.info/?page=FrancaisIndex>

<http://www.avocat.qc.ca/>

<http://www.telequebec.qc.ca/>

<http://archives.radio-canada.ca/>

<http://clac.tactic.org/fr/index.php>

<http://collectifdeminuit.resist.ca/>